

M. l'abbé François-Xavier Lafrance

Fondateur du lazaret de Tracadie et " préfondateur " du
collège Saint-Joseph de Memramcook

JUSQU'EN 1829, il n'y eut qu'un seul évêque en titre pour toute l'étendue du Canada : l'évêque de Québec. Le Souverain-Pontife, à la vérité, lui avait accordé, dix ans auparavant, quatre auxiliaires ayant caractère épiscopal. C'étaient Mgr J.-J. Lartigue, qui devait résider à Montréal, Mgr A. Macdonnell, à Kingston, Mgr F.-X. Provencher, à Saint-Boniface, et Mgr McEachern, à Charlottetown. Ces évêques avaient les pouvoirs de vicaires-généraux, chacun dans leur district. De fait, en vertu de nombreux indults et vu la distance qui les séparait de l'église métropolitaine, ils jouissaient à l'égard de Québec d'une certaine indépendance. C'est ainsi qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, conférer les ordres et nommer aux cures. N'empêche que c'était un état de chose anormal. Rome y remédia. Après entente avec le gouvernement britannique, des districts déjà nommés on fit quatre diocèses réguliers et on accorda juridiction ordinaire aux évêques qui y résidaient.

Ces diocèses, surtout ceux de Saint-Boniface et de Charlottetown, furent longtemps encore incapables de se suffire à eux-mêmes. On s'adressait à Québec surtout pour le recrutement des missionnaires. Et les évêques de Québec — il faut le dire à leur louange — recevaient toujours avec bienveillance ces demandes de secours. Les évêques du Nord-Ouest et des Provinces-Maritimes eurent leurs entrées franches dans nos séminaires et purent en toute liberté faire appel aux sentiments généreux du clergé. Ils réussirent à s'approprier, à

incardiner pour employer le mot propre, d'une façon d'ailleurs très légitime, plusieurs jeunes prêtres nés dans Québec ou dans Montréal. C'était à qui irait en mission ! Et c'est ainsi que les plaines de l'ouest et les plages des provinces de l'est ont été, on peut le dire, évangélisées par les nôtres.

L'abbé Lafrance se sentit appelé vers ces derniers rivages pour une raison particulière. Né à Québec, le 27 février 1814, d'un père français et d'une mère écossaise, il avait connu dans son enfance celui qui devait succéder à Charlottetown (1837) à Mgr McEachern. Mgr B.-A. McDonald avait étudié au séminaire de la vieille cité de Champlain, et s'y était lié, durant son séjour de quelques années, avec la famille Lafrance. De retour dans son pays, il avait continué à correspondre avec cette famille amie. Ses voyages en canot, les misères et les souffrances qu'il endurait, la pénurie des ouvriers évangéliques dans les régions qu'il visitait, tel était le thème ordinaire de ses correspondances. Ces lettres frappèrent vivement l'imagination du jeune François-Xavier. Aussi, quand Mgr McDonald vint, en 1838, faire une lecture spirituelle aux élèves du séminaire de Québec, il n'hésita pas un instant à lui offrir ses services. Évangéliser les Acadiens, porter les secours de la religion aux nombreux immigrants irlandais et écossais, c'était là son rêve. Il allait enfin l'exécuter.

Quelques jours plus tard, en effet, il disait adieu à sa famille. Son nouvel évêque et lui partaient pour les missions du bas du fleuve. L'Île du Prince-Edouard est à deux cents lieues de Québec. On n'avait alors pour s'y rendre que la légère goélette. Aussi le voyage fut-il long, ennuyeux, et non sans dangers. On débarqua à Rustico, lieu du domicile épiscopal. M. Lafrance, qui n'était encore que clerc, fut envoyé, après quelques jours de repos, au collège de Saint Andrew. Il se donna à l'enseignement avec toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Il faisait parfois jusqu'à sept heures de

classe par jour et enseignait tout ensemble le catéchisme, le français, l'anglais, le latin, le grec et le plain-chant. Il eut comme élève un jeune Sweeney, qui devait être plus tard Mgr Sweeney, évêque de Saint-Jean. On comprend qu'avec un tel surcroît de travail ses études théologiques aient été quelque peu écourtées. Il tâcha de trouver du temps, en prenant sur ses heures de sommeil. Après trois années d'un dévouement admirable, le 2 avril 1841, il avait le bonheur de recevoir l'onction sacerdotale des mains du vieil ami de sa famille, Mgr B.-A. McDonald, son évêque et son père spirituel. La joie qu'il ressentit fut sans doute quelque peu assombrie par le souvenir d'un père absent et d'une mère qui n'était plus de ce monde. Seul un frère était là comme témoin de ses émotions. Mais tout cela était prévu et le sacrifice fut accepté généreusement.

* * *

Le premier poste de M. l'abbé Lafrance, après son ordination, fut celui du vicaire à Saint-Jean, N.-B. A peine s'était-il installé chez le Rév. M. Dumphy, curé de cette ville, que toute la province du Nouveau-Brunswick était séparée de Charlottetown pour le spirituel et qu'un nouveau diocèse était créé.

A l'occasion de cette division, il se passa un événement que nous voulons rapporter ici, dût-il nous éloigner quelque peu de notre sujet. Il projettera une grande lumière sur les questions de race qui s'agitent actuellement entre catholiques au Canada et fera voir pourquoi il n'est pas toujours bon d'avoir un esprit trop chevaleresque. Le Nouveau-Brunswick comptait alors treize prêtres, dont huit étaient canadiens-français et cinq irlandais. Ce clergé fut réuni en assemblée à Miramichi pour le choix d'un évêque. Tous étaient présents. Le vote devait être donné au scrutin secret. Les deux vicaires-

généraux, M. l'abbé William Dollard, curé de Frédéricton, et M. l'abbé Antoine Gagnon, curé de Barachois, obtinrent chacun six voix. M. l'abbé Joseph Paquet, neveu de M. Gagnon, présidait. C'est alors que, obéissant sans doute à un motif d'une grande noblesse, il se leva et alla donner son vote pour le Père Dollard. La majorité se trouvait par le fait en faveur de celui-ci. M. Gagnon fut le premier à accepter ce choix et à féliciter l'élu. Retournant chez lui, il ne put cependant s'empêcher de prononcer ces paroles prophétiques : " Mon neveu a fait le généreux : eh bien, soit ! Mais ce n'est pas dans ce siècle que l'on verra un évêque français au Nouveau-Brunswick. " En effet, il fallut attendre soixante-et-dix ans pour avoir un évêque acadien (Mgr Leblanc), dans un pays où les Acadiens forment les quatre-cinquièmes de la population catholique. Mgr Dollard, nommé par Rome, fut du reste un bon et saint évêque.

M. l'abbé Lafrance demeura à Saint-Jean un an et quelques mois, assez longtemps pour y laisser des souvenirs durables. Le *French priest* était universellement estimé, surtout par les pauvres. Outre sa paroisse proprement dite, il avait aussi plusieurs missions éloignées à desservir. Il lui fallait souvent parcourir de grandes distances. Un jour qu'il était à Musquash, il ne put trouver de voiture chez ses catholiques pour le ramener. Force lui fut de s'adresser à un protestant. " Je ne saurais y aller, lui fut-il répondu, tous mes voisins me jetteraient la pierre. Et d'ailleurs pourquoi vos catholiques n'ont-ils pas de chevaux comme nous ? " Les catholiques venaient d'arriver. On comprend qu'ils n'étaient pas fortunés. Sans perdre patience, M. l'abbé Lafrance lui dit : " Mon ami, le temps viendra où votre propre ministre n'aura ni cheval, ni voiture ; mais les catholiques lui en donneront en présent. "

Trente ans plus tard, en effet, les catholiques de Musquash offraient un bel équipement au pasteur anglican de leur localité.

Celui-ci, qui était pauvre, avait su sans doute s'attirer l'estime des catholiques par ses idées larges et exemptes de fanatisme. Pour en revenir à notre missionnaire, il avait dû retourner chez lui à pied en portant sa chapelle sur son dos.

* * *

M. l'abbé Lafrance était nommé curé de Tracadie le 5 octobre 1842. Ce qu'il fit dans cette paroisse très étendue, pour le bien des âmes, nous pouvons le dire en peu de mots. " Le curé Lafrance, écrit son biographe, le Père Bourgeois, se dévoua corps et âme pour le bien de ses paroissiens. Travail du confessionnal le jour et la nuit jusqu'à dix heures du soir, visite des malades souvent très éloignés, préparation des enfants à la première communion, instructions simples et substantielles, voilà pour le domaine spirituel. Ecoles, colonisation, ouverture de nouveaux chemins, voilà pour l'autre. Il ne resta indifférent à aucun besoin de son peuple. "

Mais ce qui a immortalisé sa mémoire chez les Acadiens, c'est la fondation d'un lazaret pour les lépreux. Comment la lèpre s'est-elle introduite chez les habitants du Nouveau-Brunswick ? On ne saurait le dire au juste. Quelques-uns croient qu'elle y aurait été apportée par l'équipage d'un vaisseau français. D'autres pensent que ce mal fit son apparition à la suite du passage à Caraquet d'un lépreux, échappé de l'une des maladreries de Trinidad. Tous s'accordent à désigner l'année 1794 comme date de l'apparition de ce fléau. Il fit de nombreuses victimes et chez les Acadiens et chez les habitants de langue anglaise. A qui ignorerait les effets désastreux de cette maladie nous n'aurions qu'à rappeler les lois édictées par Moïse contre ceux qui en étaient atteints et la législation sévère de tous les peuples civilisés pour enrayer ce fléau. Les peuples catholiques ont compris que les malheureux

affligés par ce terrible mal étaient dignes de pitié. Aussi la charité chrétienne a-t-elle érigé de nombreuses maisons de refuge où ils sont reçus et soignés.

M. l'abbé Lafrance fut le premier à se préoccuper, dans son pays, de porter secours aux lépreux. Avant lui, personne n'y avait pratiquement pensé. Dès l'hiver de 1843, il écrivit aux membres de la législature, aux notables des comtés de Gloucester et de Northumberland, pour aviser aux moyens de combattre le fléau. Avec le Dr Key, qui avait fait en Norvège des études spéciales sur la lèpre, il fit plusieurs fois des instances auprès du gouverneur de la province. En 1844, il se présentait à la législature de Frédéricton et obtenait qu'une commission spéciale fût nommée. La première réunion de cette commission, dont il était naturellement l'un des membres, mieux encore comme l'âme dirigeante, eut lieu le 27 avril 1844. Elle fut suivie de cinq autres. A cause de la haute intelligence et de la force de caractère de M. Lafrance, l'affaire marcha si bien qu'un lazaret fut érigé, cette même année, à l'île Sheldrake. Plusieurs lépreux y furent internés. Détruit par l'incendie, le 16 octobre 1845, le lazaret fut rebâti immédiatement. L'île Sheldrake était bien isolée. Les malades y souffraient terriblement de l'ennui, outre qu'ils avaient aussi à se plaindre de la conduite peu sympathique de leurs gardiens. Les parents de ces pauvres infortunés n'étaient pas non plus sans faire entendre de sérieuses récriminations. Et si l'oeuvre était ainsi mal vue du public, n'allait-elle pas se trouver en partie paralysée ? Les pauvres lépreux, par exemple, qui vivaient encore dans leur famille, isolés, est-ce qu'on ne les cacherait pas plutôt que de les mettre au lazaret ? Le bon coeur de M. Lafrance souffrait de cet état de choses. Il pouvait difficilement donner les secours spirituels à ces malades. Aussi forma-t-il le projet de les amener plus près de lui, à Tracadie même. Il s'adressa de nouveau au gouverneur Colebrook.

Nous citons une partie de la requête, signée de sa main et de celle de M. James Blackhall : " Nous prenons donc la liberté, y est-il dit, de proposer à Votre Excellence qu'une léproserie soit construite à Tracadie, où est maintenant le siège de la maladie ; que des fonds soient prélevés, afin de payer le salaire d'un surintendant médical ainsi que les remèdes et les provisions qui conviennent ; et qu'une commission composée de trois ou cinq citoyens respectables soit nommée pour obliger toute personne qui souffre de cette contagion à se rendre immédiatement à la léproserie et à y demeurer jusqu'à ce qu'elle soit renvoyée chez les siens par le médecin du lazaret, et par une majorité des membres de la commission. " La requête reçut une réponse favorable. On construisit donc en 1849 un lazaret à Tracadie, sur un terrain situé tout près du presbytère. " Là, disait M. Lafrance, les malades se trouveront plus rapprochés de leurs parents, de leurs amis et de moi, et, s'il reste encore quelques infortunés que les familles cachent chez elles, on les attirera plus facilement. " Le 25 juillet 1849, quinze lépreux étaient transférés au nouvel établissement de Tracadie.

Cette léproserie, administrée par une commission laïque, M. Lafrance aurait voulu la confier à une communauté religieuse. Mais il ne fallait pas y songer, dans un temps où tout était à organiser. Ce n'est que trente ans plus tard, le 12 septembre 1868, que six religieuses hospitalières de Montréal, après entente avec les autorités, prirent possession de cet asile de la souffrance. Nous voulons ici inscrire leurs noms, ils méritent d'être conservés à l'histoire. Ce furent les soeurs Pagé, supérieure, Quelnel, Viger, Brault, Clémence et Lumina. Détail édifiant, quand la supérieure de Montréal donna communication à ses religieuses de la demande qu'elle avait reçue d'envoyer des sujets à cette léproserie de Tracadie, quand elle leur annonça que le conseil de la communauté avait

accepté la noble tâche, quand enfin elle pria celles qui voudraient se destiner à l'oeuvre de lever la main, il arriva que toutes le firent sans exception. La supérieure n'eut donc que l'embarras du choix. De tels actes nous mettent en droit de n'être pas très contents quand on nous reproche de n'avoir jamais aidé nos frères d'Acadie. Jusqu'en 1880, le lazaret de Tracadie fut sous la direction du gouvernement provincial. Depuis, il dépend du gouvernement fédéral qui lui alloue un subside d'à peu près six mille piastres par année.

Où en est l'oeuvre aujourd'hui ? Voilà la question que nous posions dernièrement à la digne supérieure de l'institut. Et voici la réponse que nous avons reçue. Nous la transcrivons presque intégralement. La lettre est datée du 28 octobre 1915. "Présentement nous avons quatorze lépreux dont six hommes, six femmes et deux petites filles de sept et de quinze ans. L'enfant de sept ans est venue chez nous, quand elle en avait à peine cinq. Elle rejoignait sa mère et deux de ses frères. Depuis 1903, il en est mort dix-huit, un est sorti avec l'autorisation du médecin, le Dr J.-A. Langis. Nous en avons admis vingt-et-un en ces dix dernières années. Ceux que nous avons, à l'heure actuelle, sont acadiens-français pour la plupart, trois seulement sont étrangers. Quatorze lépreux présentement, c'est le plus petit nombre que nous ayons jamais eu. Nous ne savons s'il faut attribuer cette diminution à la disparition graduelle de la lèpre, ou à la mort qui a fait plusieurs victimes il y a quelques années. La première opinion est la nôtre. Mais ce qui ne diminue pas, c'est l'attachement profond que nous gardons à ces pauvres malheureux et le dévouement sincère avec lequel nous traitons ces chers malades que nous nommons fièrement *le trésor de la communauté.*"

Ces dernières paroles, que nous soulignons nous-même, sont vraiment admirables. Honneur et reconnaissance sans doute soient rendus à ces dignes filles de Jeanne Mance ! Mais,

en même temps, ne conviendrait-il pas d'honorer aux yeux du peuple le fondateur de cette oeuvre et de cet institut ? Ne mériterait-il pas d'avoir sa statue bien en vue en face du lazaret de Tracadie ?

* * *

M. l'abbé Lafrance demeura dix ans à Tracadie. En 1852, son évêque le nommait curé de Memramcook. Parmi ses prédécesseurs à ce dernier poste, nous signalons au hasard les noms de MM. les abbés Brodeur (1801-1818), Louis Gingras (1821-1825), Célestin Gauvreau (1825-1829), Ferdinand Gauvreau (1829-1832 et 1836-1852), Antoine Gagnon (1833) et J.-N. Couture (1833-1836), tous canadiens-français. Et dire qu'on veut accréditer la fable que le clergé de la province de Québec s'est désintéressé du sort des Acadiens !

En prenant possession de sa nouvelle cure, M. Lafrance recevait une promotion. Memramcook était la paroisse acadienne la plus importante du diocèse de Saint-Jean. Elle contenait plus de six cents familles. Le curé percevait annuellement cinq mille minots de patates, trois mille minots d'avoine, douze cents minots de sarrazin, cent-cinquante minots de blé et autant d'orge. Il y avait de quoi rêver à l'établissement de grandes oeuvres. M. Lafrance était bien l'homme d'un tel rêve. Dans toute la force de l'âge (38 ans), doué d'une intelligence vive et d'une énergie de fer, il avait l'ambition de travailler plus que jamais au relèvement du peuple acadien. Malheureusement sa santé faiblissait, les symptômes de la maladie qui devait l'emporter, l'épilepsie, commençaient à se manifester. D'autre part, ce qui lui tenait le plus au coeur, c'était l'instruction de ses ouailles. Aussi s'occupait-il de fonder, dès son arrivée, un couvent pour les jeunes filles et un collège pour les jeunes gens.

M. le curé Lafrance voulait voir les Acadiens instruits, capables de défendre leurs intérêts, de réclamer leurs droits. Il aimait à répéter la parole de Franklin " que, pour obtenir le nombre des intellectuels nécessaires à la prospérité d'une nation, il y a beaucoup plus à attendre de l'éducation de la jeunesse que de tout autre moyen ". Il disait encore aux protestants : "C'est un grand malheur quand une nation est méprisée de l'autre. Pourquoi, vous autres, méprisez-vous les Acadiens? Est-ce parce qu'ils ne sont pas honnêtes, sincères, laborieux, industriels, intelligents, sobres et d'une excellente conduite ? Oh non ! C'est parce qu'ils n'ont aucune instruction. "

L'achat d'un terrain et la construction d'un couvent lui coûtèrent trois mille piastres. L'école, qui était en bois, avait soixante-quinze pieds de front par trente-deux de largeur, avec, en arrière, une cuisine de quinze pieds par vingt. Durant la construction des locaux, la question d'engager des institutrices compétentes préoccupa le bon curé. Aussi vint-il consulter son évêque. L'évêque offrit de lui donner les Soeurs de la Charité, arrivées récemment dans le diocèse. M. Lafrance, parce qu'il voulait que dans son école on enseignât le français et que les susdites Soeurs de la Charité ne le savaient pas, ne voulut pas de l'offre de Monseigneur. De là survinrent des malentendus, des correspondances plus ou moins vives, des ennuis de toutes sortes. Les choses s'arrangèrent si peu que les travaux de construction furent bientôt suspendus et que les matériaux se détériorèrent sur place. Ce fut son successeur, le Père Lefebvre, qui régla cette difficulté et réussit à obtenir des religieuses " bilingues ". On voit que la question du bilinguisme n'est pas une question nouvelle.

Pour bâtir son collège, M. Lafrance acheta de grands terrains, plusieurs centaines d'acres. Ces différents achats lui coûtèrent, au bas mot, une quinzaine de mille dollars. L'emplacement étant choisi, le curé fit couper le bois de charpente dans

l'hiver de 1855, et les travaux de construction du futur collège commencèrent dès le printemps suivant. " Vous savez, écrivait-il à un ami, que le peuple acadien n'a jamais eu justice du côté de l'instruction, et voilà pourquoi j'ai décidé une grande entreprise : la fondation d'un séminaire ! La construction principale aura quarante-cinq pieds par trente, deux étages, avec un toit mansard. Nous y ajouterons, en arrière, une cuisine de trente pieds sur vingt, à deux étages également. Tous les matériaux tels que planches, madriers, lattes, briques, chaux, sable et pierre, seront sur les lieux dans quinze jours." Cette perspective mettait dans la jubilation le cœur du bon curé. Tout fut prêt pour l'automne et le 15 novembre de l'année 1854 s'ouvrait, à Memramcook, un cours d'étude avec une moyenne de soixante élèves. " Notre collège marche, disait le vénérable fondateur à un ami de Néguaac, nous avons quarante-quatre élèves pour les classes du jour et une vingtaine pour les classes du soir." L'assistance moyenne des élèves ne dépassa jamais le nombre cent. C'était bien assez pour la population de cette région.

M. Lafrance avait-il suffisamment calculé avec les embarras à venir, avec les préjugés, avec la difficulté du recrutement de son personnel ? " Je ne me cache pas, disait-il, que les Acadiens ont des préjugés. Mais tant qu'on ne commencera pas à déraciner ces préjugés, ils ne feront que s'accroître." L'ignorance, après un siècle de persécution, avait rendu le peuple acadien défiant même envers ceux qui lui voulaient du bien. Il ne croyait guère à la sincérité, d'où qu'elle vienne. Il n'avait cure de l'instruction. Le fait suivant le montre bien. Un groupe de braves gens étaient un jour à regarder les travaux de construction du collège. Ils abordent leur curé : " Qu'est-ce que vous voulez faire de cette bâtisse dont vous nous parlez tous les dimanches depuis un an, lui demandèrent-ils ? Personne n'a bien besoin de ça pour apprendre à

bêcher les patates, à faucher le foin et à battre l'avoine au fléau."—“Ce que je ferai de mon collègue, repartit le curé? J'y préparerai des avocats pour plaider la cause des Acadiens opprimés, des marchands pour leur vendre ce dont ils ont besoin à des prix raisonnables, des prêtres qui leur apprendront à connaître et à aimer leur religion, des médecins qui visiteront leurs malades et des juges qui les jugeront.” La réponse était pleine de sens. Mais les Acadiens furent très lents à comprendre les bienfaits de l'éducation. La rumeur que les protestants avaient mise en circulation, à savoir que l'entretien de ce collège coûterait aux Acadiens au moins huit mille piastres par année, n'était pas de nature à calmer les esprits. Une autre difficulté non moins grande était celle du recrutement du personnel enseignant. Il n'y avait dans tout le Nouveau-Brunswick qu'une douzaine de prêtres, tous naturellement retenus par le saint ministère. On s'adressa à des laïques, voire même à des institutrices. De là naquirent encore des conflits et des tiraillements de toutes sortes. Un procès qu'un frère lui avait intenté et la maladie achevèrent d'accabler le bon curé, si bien qu'en 1864 il remit tout ce qu'il possédait à l'évêque diocésain, avec liberté pour ce dernier d'en faire ce qu'il jugerait à propos pour l'instruction du peuple acadien. Le *collège Saint-Thomas* — c'était son nom —, fondé au milieu de tant de difficultés, avait vécu dix ans.

* * *

Tout était-il perdu ? Non. A. M. Lafrance qui usait peut-être trop largement du commandement bref et sec, et qui, malgré de réelles qualités, était peu fait pour mener une pareille oeuvre à bon terme, Dieu donna un successeur mieux fait pour réussir : le Père Lefebvre. M. Lafrance avait offert

généreusement le sacrifice de s'effacer. Son oeuvre en fut bénie. En effet, la Providence voulut qu'après cet héroïque abandon par le curé Lafrance d'une oeuvre qui lui tenait tant au coeur, l'évêque de Saint-Jean, Mgr Sweeney, rencontrât le Père Moreau, fondateur de la communauté de Sainte-Croix. L'évêque, ayant offert au religieux, pour sa communauté, la cure de Memramcook, lui proposa en même temps de prendre tous les biens de M. Lafrance, avec l'entente qu'on continuerait le cours d'études classiques. M. Lafrance, consulté, accepta avec joie cette combinaison. Pour ne pas gêner la nouvelle administration, il alla prendre la direction de la cure de Barachois.

Le Père Lefebvre arriva donc à Memramcook en 1864. Au prix de mille sacrifices, lui aussi, il ressuscita l'oeuvre de M. Lafrance et la baptisa du nom de *collège de Saint-Joseph*. L'oeuvre, ainsi reprise, fut évidemment bénie de Dieu. On n'a pour s'en convaincre qu'à la contempler aujourd'hui. Or, il faut dire que M. Lafrance est pour beaucoup dans ce succès. C'est lui qui, le premier, en a lancé l'idée. C'est lui qui, le premier, a travaillé à déraciner les préjugés et à faire disparaître les défiances. Sans lui, l'oeuvre eût été retardée d'un quart de siècle. Et voilà pourquoi, si le mot était français, nous décernerions volontiers à M. Lafrance le titre de *pré-fondateur* de Memramcook. Les directeurs de cet important collège reconnaissent du reste les services qu'il a rendus aux débuts de leur oeuvre. Ils ne célèbrent jamais les gloires de leur maison, aux jours de fêtes, sans faire résonner les échos de leur salle du nom vénéré de M. Lafrance, aussi bien que de celui du non moins vénéré Père Lefebvre.

A Barachois, M. Lafrance vécut encore trois ans, dans des alternances de bonne santé et de maladie. Il eût voulu encore fonder un couvent à Fox-Creek et dépensa à cette fin deux mille dollars. Mais, comme ses forces le trahissaient

sans cesse, il dut encore abandonner ce projet. Il revint de temps à autre à Memramcook, et c'était toujours pour encourager le nouveau fondateur et lui donner des fonds que la pratique de l'économie lui avait assurés.

* * *

Nous tenons à ne pas clore cette modeste étude sans faire remarquer encore que M. Lafrance fut un curé modèle. Il convient, en effet, d'y insister et de montrer comment ce bon pasteur vaquait aux oeuvres du saint ministère et à l'administration curiale. A Memramcook, il fit terminer l'église. Les travaux durèrent trois ans. Cette construction, en pierre de taille du pays, avec ses trois nefs et son clocher élancé, existe encore. Elle fut même solennellement consacrée, le 15 août 1856, par Mgr Connolly, évêque de Saint-Jean, qui prononça le sermon. Le souvenir de cette solennité est encore gravé dans la mémoire des anciens.

M. Lafrance avait à desservir, en même temps que sa paroisse, les missions de Saint-Anselme, de Scoudouc, de Moncton et de la Montagne. Il ne négligea aucune de ces "bergeries", aucune des "brebis" confiées à sa garde. Pour porter aux malades les secours de la religion, il ne craignait pas de parcourir de grandes distances et cela par n'importe quelle température. Le jour, la nuit, il était prêt. Il y aurait beaucoup à dire sur ces courses périlleuses entreprises durant les tempêtes de l'hiver. Mais, pour qui connaît le pays, son étendue, son climat, il est facile de s'en faire une idée. Il rendit aussi d'éminents services à ses fidèles en obtenant du gouvernement des allocations pour les bonnes routes, la construction des ponts, etc.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si sa mémoire est encore en vénération. "Vous ne sauriez croire, disait un vieillard de

l'endroit au supérieur actuel de Memramcook, quels sacrifices ce digne prêtre s'est imposés pour nous, quelles souffrances il a endurées et cela au moment même où les Acadiens lui faisaient la guerre et s'opposaient à ses projets. ” Et ce brave vieillard en avait les yeux tout pleins de larmes, nous écrit le même supérieur.

M. Lafrance mourut subitement en 1867, le 27 novembre. Ses funérailles eurent lieu à Memramcook, le 30. Après le service, le corps fut inhumé dans le cimetière de l'église, où il reposa durant 22 ans. En 1889, il fut exhumé et transporté avec solennité dans le cimetière nouveau. Un monument, dû à la générosité de quelques amis dévoués, rappelle ce que fut cet autre sauveur de l'Acadie. On y lit l'inscription suivante : “ A la mémoire du Rév. F.-X.-S. Yanveu Lafrance, ancien curé de Saint-Thomas de Memramcook, promoteur de l'éducation du peuple acadien, bienfaiteur insigne du collège de Saint-Joseph, mort curé de Barachois, le 27 novembre 1867, âgé de 53 ans. ”

Et c'est pour nous, Canadiens français, un sujet d'orgueil de saluer cette belle et noble figure de l'un des nôtres, qui a tant fait honneur à sa race et qui jouit dans son pays d'adoption d'une gloire méritée.

Le chanoine L.-E. COUSINEAU.

La Science meurtrière

QUAND l'heure fatidique aura sonné, on verra ces choses : Mobilisez, mobilisez... Quelques heures après, les cavaliers alertes seront en selle. Sabrez, sabrez, au galop, derniers soldats des combats épiques d'autrefois ; chargez et sabrez vite, votre heure sera courte, car derrière vous s'avancent et s'alignent les fusils et les canons modernes. La grande bataille nouvelle va commencer... — Et d'abord, un grand silence : silence fait du recueillement des âmes qui vont quitter les corps ; silence fait des épouvantées muettes à la pensée de l'énorme hécatombe ; silence fait des prières mentales des époux, des pères, des fils... 6,000 mètres séparent les gueules des canons d'acier, 2,000 mètres séparent les baïonnettes, et déjà la bataille va commencer. Un feu terrible s'ouvre, canon contre canon, batterie contre batterie, groupe de batteries contre groupe de batteries... 2,000 mètres ! Mais déjà les balles de petit calibre, fines, coquettes, argentées, pointues, sifflent et tuent... Les munitions s'épuisent... Un million de cartouches et des milliers d'obus couvrent la terre hachée de leurs étuis de cuivre, de leurs tôles déchirées, de leurs éclats tranchants, et le feu continue toujours, toujours, tant que les caissons vides seront remplacés par d'autres... Le jour baisse, la nuit arrive, les ombres cachent l'horrible charnier. — A qui la victoire ? — A qui ? A Dieu peut-être... qui a résolu de faire périr sous le déluge de fer tous les fils qui ont oublié la parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres.* ”

En cette vision exultante et prophétique de la guerre future, Edouard Drumont ne révélait, il y a trente ans, qu'une

partie de la vérité, une vérité atténuée. La vérité entière est encore plus tragique avec moins de beauté scénique et moins de grandeur. Les grands tableaux des frères Vernet dans la galerie des batailles du palais de Versailles ne sont plus vraisemblables. Le petit caporal du peintre Meissonier, debout sur la pointe du rocher d'Eylau, et s'écriant : "Ils sont à nous", semble aujourd'hui une prétentieuse moquerie.

Voyez le champ de bataille des Flandres, depuis les dunes jusqu'à Ypres. — Promenez vos regards autour de Soissons, de Reims. Que voyez-vous? Rien! — Rien de la guerre, rien de ses préparatifs, de son mode d'action; pas un fantassin à l'horizon, pas une batterie.

Autrefois, les armées se mettaient vraiment en campagne. La cavalerie évoluait. Les canons se montraient, bouche béante, sur leurs affûts découverts. Il y avait des corps à corps homériques, dont les plus récents, ceux de 1870 particulièrement, ont inspiré magnifiquement les peintres, les écrivains et les musiciens. "La tactique de la guerre change tous les dix ans", aurait dit Napoléon. Napoléon retarde! C'est d'heure en heure aujourd'hui que la tactique change, ou plutôt il n'y a plus de tactique, il n'y a que du tact! Déjouer rapidement les plans de l'ennemi, en imaginer de nouveaux, à sa face et sur l'heure, qui le dépitent totalement, telle est, de nos jours, la science du stratège. Et le secret de tant de mouvements inefficaces et vains, de ce renversement subit des vieilles méthodes, de ces changements à vue, c'est dans la science moderne qu'il gît.

La science n'est pas batailleuse, c'est là son moindre défaut. Mais que de batailles ont éclaté sous son couvert! Elle préside et dirige les attaques et les contre-attaques. Supprimez la science et vous enlevez l'âme de la guerre!

Voulez-vous, par exemple, assister aux préparatifs d'un engagement de nuit? Il s'agit de surprendre l'ennemi tapi

dans une tranchée. Le premier indice d'un mouvement s'annonce par un tic tac à peine perceptible dans le récepteur de l'appareil de télégraphie sans fil attaché nuit et jour à l'oreille du veilleur. Oh! ces appels, discrets, étouffés, voudraient bien n'atteindre que les oreilles complices. Mais le moyen de donner une direction unique à leurs émissions n'est pas encore connu. Leurs ondes rayonnent et percent en tous les sens. Les signes ne sont pas compris partout, car on use d'un alphabet convenu. Mais il suffit qu'ils soient entendus pour déceler l'imminence d'une attaque. Aussitôt un appareil similaire entre en jeu dans le camp opposé. Les ondes sifflantes et musicales du telefunken allemand sont couvertes par le son net et martelé des instruments français et anglais. Il en résulte un chassé-croisé de messages multiples qui sont perçus à la façon d'une parole que votre oreille poursuit et saisit à travers la conversation simultanée de cinquante interlocuteurs.

La sortie des tranchées semble être sans danger au milieu de l'obscurité, mais voici que la nuit cède au jour. Une fusée lumineuse, un soleil de magnésium brûle tout-à-coup dans les airs. L'aurore n'a jamais été mieux réussie, dirait Chantecler. Les broussailles, la fougère, les chaumes, les lignes de petits peupliers, tout se dessine en un clin d'oeil. Les fantasmes en marche se voient découverts et servant de cible. Ils s'écrasent sur terre et rentrent en rampant dans leurs terriers. L'alerte a été vive, mais infructueuse ! Ce sera pour une autre fois, pour une dixième ou centième fois.

Comme il faut toujours avancer, on essaiera d'une autre tactique. Elle s'exercera dans les airs. Au lever du grand soleil dans le firmament, les hommes-oiseaux sillonneront l'atmosphère en reconnaissance. Il s'agit de repérer les points forts et surtout les points faibles de l'ennemi : le site, les lignes, le développement de leurs tranchées, la position et la puissance de leurs batteries masquées sous des amas de feuillages et de

verdure. Il y a quelques années, les armées étaient accompagnées de ballons captifs, très encombrants, lents à agir, plus lents à fuir, mais qui rendaient malgré tout de réels services. Quelle supériorité présentent aujourd'hui les aéroplanes ! En un clin d'oeil, ils escaladent le ciel et les voici, après quelques circuits, grimpant à quatre, cinq, six mille pieds au-dessus de la terre. A cette hauteur, ils font fi des balles du fusil Lebel ou du Mauser. Les canons, il est vrai, peuvent les atteindre. Mais le moyen, quel est-il de pointer ces lourdes pièces sur une cible grosse comme une hirondelle volant avec une vitesse de cinquante à soixante-quinze milles à l'heure et sachant se dérober adroitement derrière l'écran des nuages ? C'est pour quoi les avions s'en donnent assez librement, aussi longtemps que la mêlée se déroule sur terre. Ce sont eux qui donnent les ordres et dirigent le tir. A l'aide de fusées, de feuilles brillantes de clinquant et de bouffées de suie, longues ou brèves, alignées dans l'espace selon l'orthographe Morse, ils se font un vocabulaire intelligible sur terre.

Notons cependant que la science des aviateurs est quelque peu gênée par une découverte plus ancienne, laquelle, après avoir, il y a trente ans, révolutionné totalement l'art de la guerre, est encore la grande force des belligérants. Nous voulons parler de la poudre sans fumée. Jadis le canon trahissait sa présence à son premier coup. La fumée noire résultant de la détonation ne pouvait être masquée. Rien de cela n'apparaît maintenant. Tout au plus les grosses pièces d'artillerie, et durant un feu de salve, produisent-elles une légère buée transparente, qui, vue de haut, se confond avec les vapeurs du sol, sans compter que les artilleurs tentent souvent de tromper la sagacité des aviateurs en faisant de la fumée à quelques centaines de pieds de leurs batteries.

Il faut donc un grand discernement aux bons éclaireurs aériens. Ils y arrivent, par l'étude et l'observation. Ils pui-

sent l'expérience dans leurs écoles spéciales. On les y entraîne à la façon de chiens de chasse! Comme ces derniers pour le gros gibier, les aviateurs ne vont plus isolément. Ils chassent de concert. Ils sont généralement deux par appareil. L'un est le chauffeur et c'est lui qui a la plus rude tâche. L'autre est l'éclaireur proprement dit qui fait le guet, transmet les avis et dirige, selon le cas, l'attaque ou la défense. Le chauffeur toutefois prend aussi sa part directe à la lutte. Mille petites flèches d'acier sont à sa portée. D'un mouvement du pied, il ouvrira toute grande la caisse qui les renferme et les laissera tomber en pluie meurtrière sur le camp ennemi. " J'obscurcirai le soleil par un nuage de flèches ", disait autrefois Xercès à Léonidas. " Tant mieux, répondait ce dernier, nous combattons à l'ombre. " Il est fort peu probable que les Teutons appellent d'un tel voeu les fléchettes françaises, car elles sont un instrument de combat redoutable. Tombant d'une hauteur de quatre à cinq mille pieds, elles arrivent sur les casques à pointe avec une vitesse de plus de cinq cents pieds à la seconde et deviennent aussi meurtrières que les balles des anciens fusils.

Elle serait vraiment trop belle la tâche des aviateurs, s'ils n'avaient d'autre occupation que de suivre l'ennemi dans ses évolutions, de le cribler de leurs flèches ou de l'arroser d'explosifs. A vrai dire, leur grand souci, c'est l'ennemi aérien. Là gît le danger, danger à nul autre pareil. Le lecteur imaginera facilement l'horreur en même temps que le tragique d'une lutte, dans ces hautes régions, entre deux avions armés en guerre. Le secret de la victoire réside dans l'habileté à survoler l'adversaire. Celui des deux combattants qui réussit à dominer l'autre, le tient à sa merci. Mais que de ruses, que d'efforts, que d'adresse, que de puissance requiert un tel art !

Le milan, qui décrit ses gracieux circuits au-dessus de sa

proie, n'est ni plus admirable, ni plus habile, qu'un Pégoud ou qu'un Garros. Voyez le jeu d'un de ces maîtres de l'air ! Entendez le grondement, sinistre comme un clairon funèbre, de sa machine d'une centaine de chevaux. Il monte, monte encore, monte toujours, en de savantes circonvolutions. Bientôt, il atteint la position dominatrice et conquérante. La victoire lui est assurée, car ses projectiles lancés de haut en bas sont mortels. Mais parfois les deux gigantesques oiseaux parviennent à se tenir dans un même plan et alors, après avoir épuisé leurs moyens d'attaque : pistolets d'abordage, mitrailleuses, bombes, grenades, ils finissent, pris d'une rage inconsciente et désespérée, par se heurter en un féroce abordage et se vouent à une mort certaine en se précipitant sur le sol qu'ils couvrent de leurs lamentables et glorieux débris.

On comprend facilement, d'après ces données, qu'un Zeppelin est inévitablement voué à l'écrasement lorsqu'il rencontre un avion ennemi. Le Zeppelin n'est qu'un monstre, un noctambule, un lâche assassin, avec une âme allemande, lourde, encombrante, compliquée de mille artifices. Il ne sait pas s'élever. La lumière lui est fatale. Le vent, d'où qu'il vienne, le paralyse. Le froid l'écrase, et alors il roule et se traîne sur son ventre. Cette machine rappelle à l'esprit la conformation hideuse des monstres antédiluviens si nombreux aux anciennes époques géologiques. Malgré leur puissance, ils ont dû céder sous les coups d'animaux chez lesquels l'adresse suppléait la faiblesse des moyens d'attaque.

* * *

Il a été écrit plus haut que la poudre sans fumée a changé l'art de la guerre. Les métaphores aimées — la fumée des combats, l'âcre encens offert au dieu de la guerre — ne signifient plus rien.

On donne le nom de poudre sans fumée à des produits tri-nitrés dont le plus anciennement connu est le coton-poudre. Celui-ci est préparé en plongeant du coton dans l'acide nitrique concentré rendu plus actif par la présence de l'acide sulfurique. On obtient des combinaisons similaires en substituant au coton plusieurs autres substances assez disparates, tels que le toluol, la glycérine, la cellulose en ses multiples états. L'acide picrique et les picrates jouissent sensiblement des mêmes propriétés. C'est le chimiste suédois Nobel qui a donné le secret de toutes les poudres dont on se sert aujourd'hui, en révélant les propriétés étonnantes d'un mélange de camphre et de gélatine explosive dérivée de la nitroglycérine. De cette formule sont sorties la cordite, la nobélite, la roburite, la ménillite, la lyddite et nombre d'autres explosifs, dont le nom varie au gré des fabricants. Ce Nobel, après avoir fait une immense fortune dans la confection des poudres de guerre, fonda cinq grands prix, de quarante mille dollars chacun, décernés tous les ans à ceux qui auront contribué le plus à l'avancement de la médecine, de la poésie, de la physique et de la chimie. Ironie des choses, il a même fondé un prix destiné à récompenser les oeuvres de paix, accomplies par la parole ou par les actes.

Nous ne dirons rien de la turpinité dont les effets terrifiants émeuvent si profondément le sentiment public. Nous n'en parlerons pas pour la bonne raison que nous n'en savons rien. Existe-t-il une substance, liquide ou gazeuse, douée d'une toxicité telle que sa combustion en plein air puisse faire passer instantanément de vie à trépas un régiment entier, tout en communiquant aux victimes une rigidité capable de le tenir dans la position de combat, l'arme au bras ? Il est fort difficile de l'admettre et nous ne cachons pas notre incrédulité touchant cette prétendue découverte. D'ailleurs, il y a longtemps que le nom de Turpin est associé en France à l'idée de fumisterie.

Quoiqu'il en soit de la turpinite, il est indiscutable que la puissance balistique de la nouvelle poudre est vraiment prodigieuse. Sous sa poussée, la balle du fusil français acquiert une vitesse de 2,700 pieds par seconde à la sortie de l'arme. Et les gros canons de 10 et 15 pouces de diamètre, quelle puissance ils renferment en leur âme d'acier ! Le boulet du canon de 15 pouces de diamètre peut atteindre à la distance de 20 milles après s'être élevé à une hauteur de 50,000 pieds—presque le double du sommet le plus élevé des Himalayas. Sa force vive égale celle d'un cube de granit de 30 pieds de côté tombant d'une hauteur de 100 pieds ! C'est la chute du Niagara, tout entière attachée à sa proie ! Contre une telle immensité de $m v^2$ il n'y a, comme disait l'autre, ni m ni v qui tiennent, mais il y a r , c'est-à-dire la résistance, la résolution qui valent tous les $m v^2$ du monde !

* * *

Cette revue des méfaits de la science serait tout-à-fait incomplète s'il n'était pas fait ici mention des sous-marins. Qui n'a rêvé, au temps jadis, avec l'esprit agile des jeunes ans, de voler par les airs et de nager sous les eaux ? Même cet imbécile d'Icare, avec ses ailes de cire, fascinait notre imagination. Aujourd'hui la navigation aérienne et la sous-marine sont assurées à l'homme. Sous-marins et submersibles sont des poissons mécaniques aussi aptes à nager que les avions à voler. En les qualifiant de poissons, nous faisons peut-être injure aux habitants des profondeurs aqueuses. Aucun poisson ne détruit pour détruire, tandis que le sous-marin et le submersible n'ont pas d'autre but ! Voilà bien la perversion la plus lamentable de la science.

Ces deux appareils sont sensiblement semblables. L'unique différence réside dans la forme et la flottabilité. Le sous-

marin proprement dit a généralement la forme d'un cigare et il ne se tient aisément entre deux eaux que lorsqu'il est en marche. Excepté parmi les hommes de l'art, l'un et l'autre sont communément désignés sous l'unique nom de sous-marins. Tous deux semblent l'expression la plus étonnante de la pensée humaine appliquée à la mécanique.

Le sous-marin a des oreilles. Son enveloppe métallique constitue un immense tympan et, comme l'eau transmet le son cinq fois mieux que l'air, il perçoit le bruit d'une hélice battant la mer à la distance de dix milles ; les cloches microphoniques dont il est pourvu lui permettent de déterminer la direction des ondes sonores, mais par contre sa coque de fer l'empêche de capter les ondes hertziennes quand il est en plongée. — Le sous-marin a des yeux, pour lesquels le champ visuel est tout le pourtour de l'horizon. Il voit sans être vu, car son appareil de vision, nommé périscope, n'est pas visible à plus de trois milles. Sans sortir de l'élément liquide, sa vaste rétine reçoit, comme un écran de lanterne, l'image de tout ce qui l'entoure. L'équipage peut étudier celle-ci avec le compas et en repérer tous les détails plus exactement que ne le pourrait faire la rétine humaine visant directement l'objet. — Le sous-marin possède un appareil pulmonaire, formé par l'ensemble des poumons de l'équipage, qui respire et expire. Il respire de l'oxygène et exhale des gaz délétères. Qui lui fournira le premier et qui chassera les seconds? Ce problème ardu, la science l'a résolu de manière à procurer une respiration normale à une vingtaine d'hommes, au sein de l'océan, huit à dix heures durant. Des milliers de pieds cubes d'oxygène, confinés dans des réservoirs, sont distribués à demande ; la chaux et les oxydes alcalins absorbent les éléments irrespirables : vapeur d'eau et gaz carbonique. — Le sous-marin a la vie et le mouvement. Il nage en surface et en plongée, avec une vitesse de vingt à vingt-cinq milles à l'heure dans le premier

cas, de dix à quinze milles dans le second. Deux organismes l'animent. Mieux pourvu que le fameux Nautilus de Jules Verne, il exploite la puissance explosive, centuplée, de la banale auto de nos rues et il joint à cette jolie mécanique la force mystérieuse du moteur électrique qui travaille sans bruit et sans fumée et dont l'énergie semble créée sur place et se régénérer indéfiniment. — Ce qui caractérise enfin le sous-marin, ce qui en montre l'astuce et le rend odieux en dépit de sa beauté scientifique de construction, c'est qu'il est puissamment armé en guerre. A l'exemple de la pieuvre de Victor Hugo, le sous-marin " n'a pas de masse musculaire, pas de cri menaçant, pas de cuirasse, pas de corne, pas de dard, pas de pince, pas de queue prenante ou contondante, pas d'ailerons tranchants, pas d'ailerons onglés, pas d'épine, pas d'épée, pas de décharge électrique, pas de virus, pas de venin, pas de griffes, pas de bec, pas de dents..." Et pourtant, le sous-marin est de tous les êtres le plus formidablement armé. Pourquoi donc? Parce que le sous-marin, c'est la torpille !

La torpille semble naître du sous-marin. Elle sort de ses flancs avec ses formes reproduites, avec sa vie automatique, avec ses organes de propulsion et de direction. Elle en est la miniature et combien merveilleuse ! Il est vrai de dire que la torpille est la plus complète, la plus délicate, la plus énigmatique, la plus homicide de toutes les inventions modernes. Les Allemands s'en attribuent la paternité, et cette ambition est bien conforme à leur instinct barbare. Mais en cela, comme en un grand nombre d'autres cas, il faut distinguer entre le penseur qui découvre et l'homme habile qui exploite la découverte. Derrière un Christophe Colomb qui couvre un monde, on trouve toujours un Améric Vespuce qui s'y installe et lui donne son nom. Il y a des centaines de Vespuces dans l'empire du Kaiser ! Tout leur mérite, qui n'est pas à dédaigner, réside dans l'exploitation systématique des idées d'autrui et,

en cela, ils réussissent excellemment. Quoiqu'il en soit, la torpille est aux yeux de l'apprenti-physicien le plus beau bijou scientifique qui se puisse désirer. Il y trouve la confirmation de ses formules et de ses problèmes de statique et de dynamique.—Le gyroscope et le pendule, par leurs propriétés de stabilité, y tiennent un rôle mystérieux. Le premier assure la direction rectiligne de la torpille dans le plan horizontal pendant que le second la maintient dans un plan vertical donné. Ajoutons l'air comprimé qui la lance et trahit son sillage à la surface de l'eau, les moteurs aussi puissants que minuscules qui lui communiquent une vélocité de quarante milles à l'heure, le double gouvernail qui en garantit la trajectoire invariable. Ajoutons encore plusieurs autres pièces ingénieuses tendant toutes au même but et nous aurons un parfait automate. Non, le canard artificiel de Caucauson n'aurait pas pu rivaliser avec cet engin, qui se conduit comme un navire de guerre guidé par un équipage humain et qu'on nomme la torpille.

Mais notre admiration cesse lorsque nous pensons que ce merveilleux appareil tire sa valeur des cinq cents livres d'explosifs qu'il porte en proue et qui, hier, précipitaient d'un seul coup mille êtres humains dans les profondeurs de l'océan. O science, que de crimes on commet en ton nom !

Claude CHOQUETTE,

étudiant en physique.

Séminaire de Saint-Hyacinthe.

Encore un Brin de Philosophie

A PROPOS DE LA GUERRE

(SUITE)

LE plus grand désastre qui peut être infligé à une nation, ce n'est pas qu'elle soit injustement assaillie et que son sol soit violé par un adversaire cupide et sauvage, c'est que ses enfants ne sachent plus sacrifier leur vie pour elle. Un moment on a pu croire qu'un tel malheur allait arriver à la France. Les Allemands n'en doutaient guère, semble-t-il, et nombre d'étrangers pensaient comme eux, sans partager la joie qu'une telle perspective causait aux Teutons. Oui, cette France que dominait, depuis plus de trente ans, une secte ténébreuse, acharnée à sa déchristianisation ; cette France officiellement athée et propagatrice d'athéisme, persécutrice de l'élite morale de ses enfants, regorgeant de richesses, plongée dans le plaisir et le luxe ; cette France, qui, à la veille de la guerre, se laissait diviser et déchirer par des intrigues politiques honteuses, qui renversait ses ministres les plus patriotes et tolérait des scandales tels que celui de l'affaire Calmette-Caillaux, cette France-là était-elle encore sensible à l'honneur national ? trouverait-elle assez de force d'âme pour renoncer à ses théâtres, à ses bals, à cette fête perpétuelle qu'était sa vie, et courir à la frontière opposer un rempart vivant au torrent de fer et de feu que les hordes teutonnes déversaient sur elle ? Mais quand on vit avec quelle unanimité, avec quelle promptitude, la nation entière se dressait face à l'ennemi, avec quelle allègre bravoure ses citoyens de tout rang, de toute catégorie, de toute profession,

se battaient et mouraient, le monde eut la claire vision que la France n'était pas dégénérée. N'étant pas dégénérée, elle était sauvée. Elle se rendait digne du miracle de la Marne. ⁽¹⁾ Sous le coup de l'épreuve elle retrouvait dans tout son éclat sa chevaleresque et traditionnelle vaillance accrue d'une endurance et d'une ténacité qu'on ne lui soupçonnait pas. On peut désormais espérer que, des tranchées humides et sanglantes de l'Aisne et des Vosges, l'âme de la vieille France chrétienne, de la France de Jeanne d'Arc, sortira rajeunie et victorieuse du fatal narcotique, par où ses ennemis de l'intérieur tâchaient de la déviriliser. ⁽²⁾

Oh! sans doute en face de l'exaltation mystique, avec laquelle tant de jeunes hommes se sacrifient, je me sens repris par mes doutes sur la valeur de l'objet qui provoque une si joyeuse et si prompte immolation. Que l'objet soit adéquat à la grandeur du sacrifice, j'avoue ne pas bien le comprendre. Ces innombrables théories d'hommes en pleine vigueur de santé, qui se mettent en mouvement, prêts à mourir pour la patrie, " ont-elles aperçu un signe dans le ciel ? " Ont-elles aperçu, comme voudrait nous le faire croire M. Lasserre, les

(1) Je cueille ces belles paroles dans un billet de Junius : " Quelle était la qualité de la créature humaine, fabriquée dans l'opulente Belgique, dans l'opulente Angleterre, dans la France non moins comblée ? Le civilisé du commencement du 20ème siècle restait-il capable de cet héroïsme, qui est à la fois la suprême parure et la suprême nécessité ? L'épreuve n'est plus douteuse, et c'est pour cela que les événements actuels, s'ils m'accablent par l'évidence de tant de douleurs, me laissent plein de confiance devant l'avenir de notre Europe. Elle traverse de dures journées. Elle aura bien des plaies à panser. Elle n'est pas dégénérée et c'est la grande consolation de tant de misères publiques et privées. "

(2) Un simple maréchal de logis parle, dans une de ses lettres, de ces héros des tranchées, sublimes, résignés, saintement farouches dans leurs trous. Il appelle une tranchée la fosse commune des vivants. Un rédacteur de l'*Echo de Paris*, qui cite ces paroles, observe à son tour que de cette fosse commune, où les Français se sont enfin connus, appréciés et aimés, c'est la vie qui va sortir, la vie et la résurrection du pays.

dieux nationaux ou plutôt les âmes des ancêtres leur rappelant que la paix, la vie civile, tout le beau train de l'existence ordinaire ne sont qu'une halte sur la route séculaire, et que cette race, il s'agit de la sauver, de la conserver avec ses caractères et son génie particuliers ? (3)

Mais quoi ! Si les Français ont eu cette vision, les Allemands en ont eu une semblable ? Eux aussi ont aperçu leurs dieux nationaux leur faisant signe et les invitant à sauver, à conserver leur *vaterland* à n'importe quel prix. Est-ce que par hasard les esprits des aïeux emporteraient par delà la tombe et continueraient à partager nos petites nations ? Mais s'ils sont témoins de nos faits et gestes, ne seraient-ils pas plutôt portés à pleurer sur les spectacles lamentables que nous leur donnons par nos divisions et nos querelles sanglantes ? Et puis cette race, cette patrie, qu'ils nous inviteraient à conserver ainsi, ignorent-ils qu'elle est fatalement éphémère ? Et voilà bien, en effet, un autre problème propre à nous faire réfléchir. Cette France, par exemple, pour laquelle plus d'un demi-million de ses enfants peut-être vont offrir leur vie en 1914-1915, que sera-t-elle devenue en l'an 2015, en l'an 3015, ou, si vous voulez, en l'an 25015 ? Quels remaniements de frontières n'aura-t-elle pas subis ?

(3) P. Lasserre. *Revue hebdomadaire*, 23 janvier 1915, p. 395, 396. — Le même écrivain dit encore : “ Je dis à l'ombre de ces jeunes gens : Pourquoi êtes-vous morts ? Vous n'aviez qu'une vie et vous l'avez donnée. Pour moi, je ne valais pas cela. Je n'ai qu'une vie, moi aussi. Et les millions de Français vivants et à naître ne sont que des millions de fois un Français. Les préceptes, les formules impératives de devoir et d'honneur, par lesquelles je vous aurais fermement juré à la veille de la bataille que vous étiez obligés vous-mêmes, ne contentent plus ma raison quand il s'agit de justifier votre mort accomplie. Votre tombeau m'inspire une pensée qui les dépasse et qu'elles ne remplissent pas. Pour que cette mort précoce ait été légitime, soldats, il faut que la frontière qui sépare ce que nous appelons vie de ce que nous appelons mort soit moins tranchée qu'il ne paraît aux sens, et que, vivants, nous vivions plus que nous ne le croyons au-dessus de notre vie même. ”

Quels maîtres divers n'aura-t-elle pas supportés ? Quelles modifications profondes auront été introduites non seulement dans ses villes et sur son sol, mais dans son génie, sa culture, sa religion peut-être ? Quelle ressemblance gardera-t-elle avec la France d'aujourd'hui ? Son nom lui-même subsistera-t-il autrement que pour désigner une entité nationale qui fut et ne sera plus ? Non, hélas ! ô pauvres et nobles soldats, qui vous laissez héroïquement labourer par les éclats des obus allemands, en mourant pour la France vous ne mourez pas pour quelque chose d'immortel ! *Debemur morti nos nostraque*. Ce n'est pas seulement l'organisme de notre corps, pourtant si admirable, qui est tributaire de la mort, ce sont nos oeuvres, oeuvres des saints aussi bien que celles des artistes, oeuvres des guerriers aussi bien que celles des diplomates, oeuvres fondées dans le sang aussi bien que celles fondées dans l'airain de la victoire !

N'importe ! Je ne veux pas permettre plus longtemps à un philosophisme froid et curieux de minimiser le sublime geste des héros qui meurent allègrement pour la patrie. Quoique puisse me dire une voix narquoise sur la figure des nations qui passe ainsi que tout le reste en notre bas monde, je m'incline, plein d'une sorte d'émotion religieuse, devant l'humble *pioupiou* qui s'élançait sous la mitraille, avec la certitude morale d'être haché par elle, en criant : *Vive la France !* Je m'incline de même devant cet estropié qui, sur un lit d'hôpital, offre ses atroces souffrances *pour que la France dure*. L'un et l'autre, je ne suis pas loin de les vénérer comme des martyrs. ⁽¹⁾ Je

(1) Nous rapprochons nos soldats des martyrs de la foi ; mais nous ne les identifions pas avec eux. Ecoutez *Junius de l'Echo de Paris* : " Il se produit, en ce moment, de Dunkerque à Belfort, un phénomène moral dont je cherche l'analogie dans l'histoire, et je n'en trouve qu'un : l'élan toujours renouvelé, toujours plus enflammé, des premiers chrétiens vers le martyre. Je suis bon catholique, et je ne crois pas blasphémer en rapprochant cette ferveur sacrée — *usque ad effusionem sanguinis* — de celle dont nos

respecte le sentiment de ce grand blessé qui, rentré dans son pays, par suite d'un échange de prisonniers, sourit agréablement, parcequ'en levant la tête il contemple le ciel de France, bien que je ne m'explique guère quelle différence peut exister entre la parcelle de firmament s'étalant au-dessus de ce petit morceau de territoire nommé la France et celle surplombant cet autre morceau à peu près d'égale étendue qui s'appelle l'Allemagne. J'admire sincèrement cette épouse qui, apprenant le trépas de son mari, répond simplement: " Je n'étais que sa femme, la France était sa mère! ", bien que j'aie quelque peine à comprendre la nature de cette maternité.

Oui, en dépit de tout ce qui peut m'inciter au scepticisme en pareille matière, je me range du côté de la tradition populaire, qui doit être la voix du Créateur, puisqu'elle ne peut qu'être l'expression d'une des parties les plus intimes de notre nature, et qui veut qu'après la trahison à l'égard de son Dieu, il n'y ait pas de félonie pire que la trahison à l'égard de la

combattants nous apparaissent possédés, à travers leurs lettres, leurs moindres mots, chacun de leurs gestes. C'est bien la ligne de feu qui va de l'océan à l'Alsace, la ligne du feu des batteries, et aussi la ligne du feu des âmes. Le mysticisme du sacrifice a là son empire. Un appétit grandit dans ces dévoués, avec la durée de la lutte, qui les emporte, qui les exalte, celui de s'immoler... Pour tous, aller au front est une allégresse, comme pour le poète du *Choeur des Muses*, ce charmant Lionel des Rieux, dont M. Maurras nous citait ce martial billet de départ: " Enfin, Charles, à l'heureuse date du 21 août, j'ai quitté les palmiers d'Hyères, et, je l'espère, pour de plus belles palmes. Je pense joindre d'ici deux ou trois jours la ligne des combattants. Vous devinez ma joie... " Telle est la vibration intime de cette armée, qu'un de mes amis, revenu des tranchées, appelait l'*armée merveilleuse*. Il avait raison. C'est réellement une merveille, au sens originel du mot, c'est un miracle que la patrie en péril de mort ait vu jaillir de sa terre cette armée-là... Que la plus profonde France ne ressemblât ni à son gouvernement, ni à ses idées, ni à ses moeurs, quel mystère! Il en était cependant ainsi. Nous le voyons par la résurrection soudaine des croisés dans les enfants d'un peuple qui, l'an dernier (1914), nommait le parlement que vous savez, tolérait les scandales dont vous vous souvenez et dansait le *tango*. "

patrie. ⁽⁵⁾ Avec le vieil Horace, si souvent cité, et que le christianisme n'a pas désavoué, je répète qu'il est doux, qu'il est beau de tomber, les armes à la main, pour son pays :

Dulce et decorum pro patria mori !

Si une telle mort ne peut sauver définitivement et rendre éternel ce qui est fatalement caduc et passager, du moins, parce qu'elle est encourue au poste d'honneur, elle affirme qu'il y a, même ici-bas, des choses au-dessus du bien-être et des aises d'une existence tranquille, à savoir le devoir, la vérité, la justice, le respect des traités. Devoir, vérité, justice, sainteté de la parole donnée, cela est immortel, et puisque c'est pour de telles choses aussi que nos petits soldats immolent leur jeunesse, leur mort reste éternellement glorieuse. Notre terre passera avec les nations qu'elle aura portées ; mais la gloire et la félicité, qu'ils se seront acquises, ne passeront pas.

(5) D'une lettre du front, qu'a citée M. Barrès dans *l'Echo de Paris*, je tire ces quelques lignes : " L'harmonie du combat et sa grande poésie ne sont pas dans sa musique, non plus que dans le spectacle fort peu animé somme toute qu'il offre aux regards. Elles sont tout entières à un degré extrêmement élevé dans la notion du sacrifice total et permanent que consent volontairement chacun des combattants et qu'il consent avec une allégresse soutenue. Préférer quelque chose à sa propre vie et donner celle-ci pour que ce quelque chose, c'est-à-dire l'existence de la patrie, soit prolongé, voilà bien la cantate la plus magnifique qu'un musicien génial qui serait aussi un poète inspiré puisse composer pour l'enchantement des hommes. Eh bien ! ce grand poète et musicien, c'est chaque soldat pendant le combat ; et l'assemblage de toutes ces lyres, dont chacune donne son plus beau chant, sa note la plus suave, quand elle se brise, c'est cela l'orchestre formidable, l'orchestre élyséen de la bataille qui rugit et que les dieux écoutent empoignés... " M. Barrès ajoute : " A travers l'ouragan, dans la confusion de la bataille et des sentiments intérieurs qu'elle déchaîne, cet officier a su voir le vieil et éternel génie qui anime et construit les sociétés humaines... il a projeté de la lumière dans les parties les plus inintelligibles de l'être, dans le plus effroyable mystère de la vie des sociétés. "

* * *

Seulement, on le voit, pour que les combattants méritent ainsi nos éloges, pour qu'ils soient comparés à des martyrs, il n'est pas du tout indifférent qu'ils aient la justice de leur côté. Nous ne saurions englober dans la même admiration l'assaillant et l'assaili, le spoliateur et le spolié, le bourreau et sa victime. L'escroc peut trouver la mort dans son acte d'effraction. Allons-nous pour cela faire le panégyrique de son courage et de sa vaillance ?

Malheureusement, dans toute guerre, les deux adversaires se proclament les champions du droit et les défenseurs de leur patrie. Il est parfois très difficile aux neutres de distinguer lequel a raison. Ce qui est sûr d'abord, c'est que l'immense majorité des combattants ne connaissent rien des motifs qui les ont amenés sur le champ de bataille, et ce n'est pas une des moindres misères de la guerre qu'il faille voir aux prises les uns contre les autres, déployant à s'entretuer une ardeur qu'ils ne déploieraient pas contre les bêtes féroces, des millions d'hommes qui ne demandaient qu'à rester eux-mêmes tranquilles dans leurs foyers et à laisser les ennemis en repos dans les leurs.

Nous pouvons plaindre ces humbles, que le destin de la guerre a dressés contre nous et qui, eux aussi, ont cru obéir au devoir en répondant à l'appel de leurs chefs. Nous ne saurions leur en vouloir. Et la bravoure, l'acceptation courageuse de la mort ne sont pas moins admirables chez eux que chez les nôtres.

Même dans les hautes sphères gouvernementales et diplomatiques, où se décident les conflits internationaux, il n'est pas toujours clair à qui revient la réelle initiative. Il ne suffit pas qu'un gouvernement ait été l'agresseur pour qu'il soit tenu responsable du fléau. S'apercevant que la guerre allait

lui être imposée, il a pu simplement précipiter l'événement fatal et s'attribuer une première chance de victoire en prenant l'offensive, ce qu'on ne saurait raisonnablement lui reprocher. D'autres fois, la déclaration de guerre a pu être provoquée par des insultes préméditées, par des falsifications de dépêches ou d'autres stratagèmes semblables, qui ne font qu'ajouter l'hypocrisie au crime. Qu'on se rappelle la fameuse dépêche d'Ems que Bismarck s'est vanté d'avoir sciemment altérée pour ne pas manquer le coup qu'il avait monté contre la France. En 1870, l'agresseur apparent fut Napoléon III. Qui doute cependant aujourd'hui que le véritable auteur du conflit ne fût le chancelier de fer ?

Quant à ces chefs d'Etat qui, sous l'aiguillon d'une ambition personnelle ou par le désir immodéré d'agrandir les frontières de leur empire, plongent volontairement leur peuple et les peuples voisins dans les horreurs d'une guerre, quant à ces conquérants qui, pour la satisfaction d'une convoitise sans bornes, décrètent de sang-froid la perte de millions de leurs semblables, dont ils sèmeront les cadavres sur toutes les grandes routes d'un continent, leur génie, leurs succès et le large sillon qu'ils laissent dans l'histoire ne sauraient nous faire illusion, ils ne méritent qu'un qualificatif : ce sont des criminels et criminels d'autant moins excusables qu'ils ont été mieux doués pour s'attacher leurs sujets et les entraîner à leur suite. Au nombre de ces criminels il semble bien qu'il faille ranger le kaiser allemand, Guillaume II, avec cette nuance pourtant que son crime est largement partagé par toute une caste militariste, que hante, depuis quarante ans surtout, le rêve de l'hégémonie allemande sur le reste des nations de la terre. C'est cette caste qui depuis près d'un demi-siècle s'est acharnée à orienter l'éducation du peuple teuton vers la conquête de la suprématie mondiale. Pour cela, elle a mobilisé tous les organes de publicité. Par le journal, par le livre, par l'école, par les universités, par la tribune, elle a

répété ouvertement, ou tout au moins insinué, que la nation allemande était la première par ses qualités morales, intellectuelles et physiques non moins que par ses forces militaires, la première par la science, la première par la vertu, la première par le don d'organisation, la première par l'ordre et le respect de l'autorité ; qu'à elle par conséquent revenait le rôle de dirigeante dans l'humanité, et que, si elle ne pouvait entrer dans sa mission providentielle autrement que par la guerre, la guerre était juste, voire sainte, d'une justice et d'une sainteté suréminentes, transcendantales, excusant toutes les cruautés, justifiant toutes les usurpations et toutes les violations de la parole donnée.

N'en doutons pas, si la guerre présente avait tourné comme on l'espérait au-delà du Rhin, si elle avait d'abord été une marche triomphale sur Paris, puis une volte-face foudroyante contre les Moscovites refoulés jusqu'à Pétrograd et Moscou, on aurait gardé cette attitude à Berlin. On n'aurait pas songé à nier les pillages et les excès des nobles armées allemandes. Ils auraient été noyés dans l'auréole de la victoire. On aurait prononcé que l'heure de l'Allemagne avait sonné, que Dieu était visiblement avec elle et que par une série de triomphes rapides il l'avait définitivement consacrée pour l'organisation du monde. (6)

(6) L'histoire nous cite des individus ayant rêvé de se soumettre toute la terre. Tels Xerxès, Alexandre, Napoléon. Mais elle ne nous cite pas de peuple ayant été intoxiqué d'une pareille chimère, hors du peuple teuton d'aujourd'hui. " Le point d'appui des soldats allemands, c'est un prodigieux orgueil national, notion acquise, juxtaposée par le moyen d'une instruction méthodique, qui a donné foi à chaque soldat allemand dans la supériorité allemande, notion soutenue à coups de men songes et de bluffs, comme le trot d'un cheval fatigué se soutient à coups d'éperons, notion qui a sa grandeur, et que nous avons trop négligée. " (M. Barrès. *Echo de Paris*, 18 juillet 1915). — " Le sentiment essentiel qui a soutenu le soldat français s'est composé de la soumission au devoir, d'un amour d'autant plus tendre qu'il s'est découvert menacé pour son foyer, son horizon, son indépendance, ses façons de sentir et de vivre, enfin de la révolte contre l'injuste agression. " (id-ibid.)

Mais parceque la guerre a tourné différemment, parce qu'elle s'est étendue et prolongée au-delà des prévisions des diplomates germaniques, parceque leur plan primitif a été complètement bouleversé et que la liste de leurs morts s'allonge chaque jour sans amener rien de décisif sur aucun front de bataille, les surhommes berlinois ont changé de ton. Le kaiser a été le premier à répudier toute responsabilité dans ces effroyables tueries. Ministres, journalistes, hommes de science, hommes d'église, protestants, catholiques ont à l'envi fait écho à la parole de leur souverain. Les plus notables d'entre eux ont signé des deux mains des manifestes où l'Allemagne était proclamée puissance essentiellement pacifique, nullement ambitieuse, et où était affirmé qu'elle ne faisait que lutter pour son existence.

Des évêques se sont indignés qu'on osât appeler cette guerre la guerre allemande; ils ont dénoncé au pape un ouvrage, parmi beaucoup d'autres, où une pareille énormité était soutenue, voire prouvée. Ces efforts de justification démontrent au moins une chose, c'est que l'écroulement de leur rêve a ouvert les yeux aux Allemands sur la grandeur du cataclysme. Ils comprennent que l'homme qui en serait responsable ne pourrait être qu'un fou par trop dangereux ou un scélérat digne de châtiments introuvables sur la terre. Ils ne peuvent se faire à l'idée que leur empereur soit cet homme-là.

Mon Dieu! Que le kaiser germanique et son peuple aient quelques prétextes pour se faire illusion, je ne le nie pas. Les causes lointaines de la présente guerre étaient nombreuses, et toutes n'avaient pas été posées par les empires du centre de l'Europe. A ceux-ci revenait la tension entre l'Allemagne et la France provoquée par la question d'Alsace-Lorraine et plus récemment par les intrusions du turbulent Guillaume II dans les affaires marocaines ainsi que la tension entre l'Autriche et la Russie provenant de l'annexion de la

Bosnie-Herzégovine en 1909. Mais il y avait, en outre, la susceptibilité de l'Ours moscovite s'attribuant la protection exclusive de tous les éléments slaves ; il y avait la défaite des Turcs par les Puissances balkaniques et la main-mise de celles-ci sur la Macédoine, barrant ainsi à l'Autriche-Hongrie le chemin vers Salonique, un des buts les plus constamment poursuivis par la politique bismarckienne ; il y avait la rivalité commerciale entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, la prétention qu'affichait celle-ci de garder, coûte que coûte, la suprématie maritime ; il y avait enfin cette question marocaine, où la diplomatie germanique avait dû encaisser plusieurs échecs retentissants. On ne peut nier que l'incident d'Agadir (juillet-novembre 1911), quoique réglé pacifiquement par une cession au kaiser d'une partie du Congo français, n'eût chargé d'électricité l'atmosphère de la politique internationale (7) et qu'il suffisait du jaillissement d'une étincelle pour causer la conflagration tant redoutée.

On pouvait prévoir que la guerre serait fatalement déclanchée d'ici à peu d'années, je le veux bien. Les signes pré-

(7) Le traité du 4 novembre 1911, qui dénoua l'incident d'Agadir, fut pour le peuple allemand une grande déception. Le gouvernement impérial en profita pour surexciter l'orgueil national. Pendant toute l'année 1913, on commémora les victoires du siècle dernier. Le rétablissement du service de trois ans en France provoqua en certains milieux d'Allemagne une véritable colère. Certains estimaient " que la France avec ses 40 millions d'âmes n'avait pas le droit de rivaliser ainsi avec l'Allemagne ".— Dans un rapport secret rédigé par les grands chefs militaires pour être présenté au cabinet de l'empereur, on lit : " Il faut faire pénétrer dans le peuple l'idée que nos armements sont une réponse aux armements et à la politique française. " On y lit encore ceci : " L'aigle provoqué prendra son vol, saisira l'ennemi dans ses serres acérées et le rendra inoffensif. Nous nous souviendrons alors que les provinces de l'ancien empire allemand (comté de Bourgogne et une belle part de la Lorraine) sont encore aux mains des Francs. C'est une question nationale de rendre à l'Allemagne ce qu'elle a autrefois possédé. "

courseurs jetaient leur clarté sinistre dans le firmament. N'importe ! L'auteur de l'incendie n'est-il pas celui qui approche le feu de la matière qu'il sait très facilement inflammable ? (*)

Or, c'est ce qu'a fait Guillaume II. Il le nie ; mais les documents diplomatiques, publiés par les différents gouvernements, lui donnent un démenti accablant. Il peut momentanément en imposer à son peuple et même à sa conscience ; il n'en imposera pas à la postérité ! "L'histoire dira comment, avec sa complicité, l'Autriche, malgré les avertissements réitérés de l'Italie, a prémédité une attaque contre la Serbie. Elle dira comment cette petite et vaillante nation a, sur les conseils de la Russie et de la France, répondu dans les termes les plus conciliants à un ultimatum injurieux. Elle dira comment l'Autriche, au lieu de se laisser désarmer par cet exemple de modération, a persévéré dans son dessein meurtrier. Elle dira comment, depuis le début de cette crise redoutable, le gouvernement de la France n'a pas cessé d'agir, auprès de tous, et avec une volonté tenace, dans le sens de la paix. Mais l'impérialisme militaire des pays germaniques était résolu à défier le jugement des peuples civilisés. La

(*) Parmi les causes de l'incendie, M. Lanza de Laborie (*Revue hebdomadaire*, 17 juillet 1915, p. 320, 321) note avec beaucoup d'à propos "la folie des grandeurs unie chez le souverain allemand et chez beaucoup d'entre ses gouvernés à une dépravation du sens religieux : la conviction plus ou moins sincère que la nation élue peut et doit accomplir sa destinée par tous les moyens ; la naïve et grossière infatuation qui traite d'ingrat et de félon quiconque a l'audace de ne point fléchir le genou devant elle ; la griserie du joueur heureux, dédaigneux des patientes combinaisons et déterminé à risquer la totalité de son gain ; l'intoxication d'un homme et d'un peuple qui, à force de se complaire en des images belliqueuses, se trouvent moralement acculés à la guerre ; par-dessus tout, la persistance d'un double atavisme, celui de la barbarie germanique se ruant au pillage des nations plus riches et plus civilisées, et celui de l'Etat prussien faisant de la guerre son industrie nationale. "

guerre a été brusquement déclarée à la Russie (*), elle a été, sous des prétextes hypocrites, déclarée à la France, et la postérité apprendra avec stupéfaction qu'un jour l'ambassadeur d'Allemagne, après avoir vainement cherché à se faire insulter par la population parisienne, a présenté sans rire, comme un *casus belli*, au ministre des affaires étrangères de France, une fable imaginée dans les bureaux de la *Wilhelmstrasse*, le raid d'un de nos aviateurs, qui serait allé jeter des bombes sur Nuremberg, sans y être, et pour cause, aperçu par personne. Et l'histoire vengeresse dira également le reste : l'ignominie et la lâcheté des propositions faites à l'Angleterre et dédaigneusement repoussées par l'honneur britannique, la neutralité de la Belgique outrageusement violée, les traités les plus solennels déchirés comme des chiffons de papier, les moyens les plus barbares employés pour terroriser, dans les régions traversées, des habitants inoffensifs, la science déshonorée au service de la violence et de la sauvagerie." (*Discours de M. R. Poincaré à la translation des restes de Rouget de l'Isle*, 14 juillet 1915).

Voilà de nobles paroles, et qui ne font qu'évoquer des faits connus. Il ne sert de rien au chancelier de l'empire allemand d'affirmer que la guerre devait lui être imposée tôt ou

(*) L'Allemagne, dont toute la supériorité consistait dans la concentration rapide de ses troupes, ne pouvait laisser la Russie continuer tranquillement sa mobilisation. Mais remarquons que la mobilisation russe avait été précédée par la mobilisation autrichienne et même par l'invasion du territoire serbe. Le kaiser savait pertinemment que le tsar ne pouvait permettre l'écrasement de la Serbie. Si donc il avait voulu sincèrement la paix, avant d'envoyer son ultimatum à Pétrograd, il aurait agi à Vienne pour arrêter les hostilités. Il aurait eu d'autant plus de chance d'être écouté qu'à Vienne on ne faisait pas mauvais accueil à la conférence à quatre que proposait Sir Edward Grey. L'Allemagne a précipité les choses, parce qu'elle ne voulait pas laisser échapper cette occasion de guerre, étant sûre par avance de la victoire. Voilà la triste vérité.

tard par la situation politique, l'excuse est nulle. ⁽¹⁰⁾ La situation n'était pas encore désespérée. Avec de la bonne volonté de la part de chacun des gouvernements intéressés elle pouvait être modifiée dans le sens de la paix. En tous les cas, pour déclancher

... le mécanisme de l'histoire,
Qui sans retour possible, automatiquement,
Était forcé d'aller jusqu'à l'égoïsme,

il fallait un *oui* fatidique. Ce *oui*, c'est le kaiser Guillaume II qui l'a prononcé. Après l'émission de ce terrible monosyllabe, l'homme néfaste avait beau invoquer son vieux dieu allemand, il avait beau faire sur ses vaillantes troupes un geste qui bénit,

Les mains, que sur les siens on lui voyait étendre,
Étaient rouges du sang qui devait se répandre. ⁽¹¹⁾

Il était le *responsable*. Un peu de son *oui*, comme le note le poète, allait être dans chaque balle et dans chaque boulet, dans " les cris de désespoir et les cris d'agonie, dans les douleurs inguérissables, dans les sanglots superflus

Des mères en grand deuil qui ne souriront plus,
Des vieux désemparés, des soeurs et puis des veuves
Pressant des tout petits dans des toilettes neuves.

⁽¹⁰⁾ Pas une excuse non plus le fait que, si l'Angleterre avait, dès le début de la crise, manifesté ouvertement son intention de ne pas rester neutre, la guerre eût été évitée. Les hésitations du cabinet de Londres étaient causées par les éléments pacifistes qu'il contenait dans son sein et dans la majorité du parlement, elles ne provenaient point d'un jeu hypocrite pour déchaîner plus sûrement le conflit et en retirer son avantage, comme on l'en a faussement accusé à Berlin. Que ces hésitations aient décidé le gouvernement de Guillaume II à consommer le crime, possible; mais elles n'en laissent pas moins toute la responsabilité à celui-ci.

⁽¹¹⁾ Michel Zamacoïs. Poésie parue dans le *Figaro*, reproduite dans la *Grande guerre du 20ème siècle*. (Maison de la Bonne Presse, Paris, fascicule 3, p. 9).

En face de tant de spectres, qui le poursuivent au camp et sur son lit royal, " dénombrant devant lui leurs blessures nouvelles ", je comprends que le malheureux Hohenzollern ait mesuré toute l'horrible portée de son acte. Je comprends qu'il ait été saisi d'épouvante et qu'il crie à qui veut l'entendre son innocence. Cris inutiles ! Ils ne peuvent convaincre aucun esprit impartial. Il est trop clair qu'ils lui sont arrachés moins par le remords que par les déceptions qu'a rencontrées sa politique. La guerre, il l'a voulue. Mais il n'a pas voulu, j'en conviens, cette guerre. Il a voulu une guerre courte et couronnée par une victoire foudroyante sur la Russie et la France. Il n'a pas voulu d'une guerre longue, où l'empire britannique tout entier s'engagerait à fond, où la Belgique arrêterait le premier élan de ses armées, où l'Italie, son alliée d'hier, se rangerait du côté de ses ennemis. Il n'a pas voulu d'une guerre où les routes de la mer lui seraient fermées, où ses flottes marchandes aussi bien que sa flotte militaire seraient embouteillées dans ses ports, où toutes ses colonies lui échapperaient, où la prise de bicoques et de villages lui coûterait plus d'hommes que n'en coûta la prise de Numance, de Carthage, de Sarragosse et de Sébastopol, où vingt victoires resteraient stériles et où les trous humides des tranchées dévoreraient encore plus de soldats que les mitrailleuses et les canons géants.

Oui, nous en convenons volontiers, cette guerre-là a été imposée à Guillaume, moins par la Russie, la France et la Grande-Bretagne, que par Dieu lui-même, qui, après s'être servi des monstrueux préparatifs d'extermination que nous savons pour punir la France de son athéisme officiel, la Russie de ses persécutions contre la véritable Eglise du Christ, l'Angleterre de ses anciennes rapines, a voulu abattre à son tour l'arrogance allemande, laquelle, atteignant les propor-

tions d'une véritable idolâtrie, était devenue insupportable au ciel lui-même. ⁽¹²⁾

Que devant ces dispositions providentielles Guillaume II reconnaisse son erreur, qu'il crie son repentir, qu'il se courbe sous la verge qui le frappe comme elle frappe ses voisins ! Mais qu'il n'en appelle pas à son innocence initiale. Ce serait persévérer dans son orgueil et aggraver son châtement.

(À SUIVRE)

M. TAMISIER, s. j.

⁽¹²⁾ Junius. (*Echo de Paris*, 26 septembre 1915) : " A mon âge on croit à la justice immanente... Que l'esprit de justice qui pleure sur les victimes des atrocités allemandes se rassure. Dès maintenant, le Kaiser assiste à l'échec de ses projets les mieux médités ; dès maintenant, éclate à ses propres yeux l'inutilité de ses crimes. Et déjà quel châtement ! Que cherchait-il ? Par l'attaque foudroyante de ses hordes, par les coups atroces frappés avec une férocité inouïe, il comptait répandre la stupeur et l'effroi, s'ouvrir en quelques jours le chemin de Paris, en quelques semaines ceux de Saint-Petersbourg, imposer à l'Europe la paix germanique et régner sur le monde. Quand, il y a quelques mois, il annonçait la fin de la guerre pour octobre, c'est qu'il croyait fermement être aujourd'hui à Pétrograd. Aucun de ses espoirs ne s'est réalisé. Le voilà contraint à une guerre dont la durée lui échappe. Donc c'est en vain que les incendies se sont allumés en Belgique, en vain que les cathédrales se sont écroulées, en vain que les plus beaux témoignages du génie humain se sont anéantis, en vain que des femmes ont été égorgées, que le sang le plus innocent a été versé à flots... Et si la vision bien nette du peu d'efficacité de tant d'horreurs ne suffit pas à arrêter les battements du coeur de cet homme, ne suffit pas pour l'accabler, les perspectives que tant de crimes ouvrent sur l'avenir de son empire doivent lui imposer une suite de tourments, où il peut distinguer le commencement de l'expiation. Il sait bien, le Kaiser, qu'on n'excite pas sans péril chez toute une nation une telle frénésie, qu'on n'ordonne pas impunément à un peuple entier de brûler les villes, de violer les femmes, de tuer les enfants, de pendre les prêtres, de saccager les couvents, de piller les maisons. Quand on déchaîne la brute qui sommeille au coeur des hommes, comment la retenir ensuite?"

A travers les Faits et les Oeuvres

La guerre. — *Statu quo* en France et en Russie. — Ecrasement de la Serbie. — Les Alliés dans les Balkans. — Situation difficile. — Les tergiversations et les fluctuations de la Grèce. — Le coup d'Etat du roi Constantin. — La mission de lord Kitchener et de M. Cochin. — Agitation parlementaire en Angleterre. — Un exposé de M. Asquith. — Débats fâcheux. — Un comité de la guerre dans le cabinet. — La démission de Winston Churchill. — Une demande de crédits de deux milliards de piastres. — Un conseil de guerre conjoint. — Crise ministérielle en France. — M. Viviani démissionne. — Un ministère Briand. — Rentrée en scène des anciens. — L'accession de M. Denys Cochin. — La déclaration ministérielle. — Succès de M. Briand. — Le parlementarisme et la guerre. — Au Canada. — Un emprunt d'Etat sur le marché canadien.

DURANT les semaines qui viennent de s'écouler, les opérations militaires, sur le front occidental, ont produit peu de résultats très appréciables. Ça et là, quelques kilomètres de tranchées prises et reprises, mais rien de capital. Du côté de la Russie, l'offensive allemande semble avoir perdu toute sa force. Les armées du tsar, au contraire, paraissent faire preuve d'une vigueur nouvelle, et ont fait reculer les envahisseurs sur plusieurs points.

Mais c'est dans la péninsule balkanique qu'ont eu lieu surtout les événements saillants. Combinant leurs efforts, les armées allemandes, autrichiennes et bulgares, ont écrasé les malheureux Serbes par la supériorité du nombre et de l'armement. Ces derniers ont pourtant déployé une intrépidité et une ténacité extraordinaires. Ils ont défendu pied à pied leur sol, se battant comme des lions, et infligeant à l'ennemi des pertes cruelles. La défense de la petite nation serbe est vrai-

ment héroïque. Mais comment pouvait-elle triompher de l'invasion, lorsqu'elle était assaillie de trois côtés, à l'est par les Autrichiens, au nord par les Allemands, et à l'ouest par les Bulgares ? Belgrade, Pirot, Nish, Uskub, ont tour à tour succombé. Le siège du gouvernement a été successivement transféré de Belgrade à Nish, et de Nish à Mitrovitza. Devant des forces accablantes, contraints à retraiter en combattant sans cesse, les armées serbes se sont vues lentement acculées à la frontière du Monténégro. Il ne pourrait y avoir de salut pour elles que dans l'arrivée des troupes alliées débarquées à Salonique. Mais celles-ci ont à lutter contre des difficultés presque insurmontables. Transportées par mer et descendues en territoire grec, elles ont dû être expédiées par une ligne unique vers la Serbie méridionale, lorsque déjà les Serbes étaient menacés d'enveloppement et que les Bulgares occupaient la Macédoine. Il est difficile de dire à quel chiffre peuvent s'élever les corps expéditionnaires anglo-français. Ce qui est certain, c'est qu'il est bien moindre que celui des effectifs dont disposent les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares. C'est une rude entreprise que d'expédier par mer des armées à des centaines de milles. On peut donc augurer que les forces alliées actuellement dans les Balkans sont de beaucoup inférieures à celles des ennemis. De plus, elles n'ont à Salonique qu'une base d'opération instable et incertaine, se trouvant à la merci des mauvaises dispositions du gouvernement grec, dont la loyauté est douteuse.

La situation balkanique, à l'heure où nous écrivons, est donc franchement mauvaise et grosse de périls. Les Serbes sont écrasés. Les troupes françaises et anglaises, qui s'avancent par la vallée de la Vardar, sont en mauvaise posture, exposées à une attaque simultanée des Allemands, des Autrichiens, des Bulgares et des Turcs. La Grèce, dont le territoire les sépare de la mer, peut, à un moment donné, leur couper le

chemin du retour, et passer de la neutralité passive à la neutralité active, en essayant de les désarmer et de les interner. Pendant ce temps la Russie, dont l'intervention aurait pu donner une tout autre tournure aux événements, s'est vue paralysée par la neutralité de la Roumanie, à travers laquelle il lui aurait fallu passer pour atteindre la Bulgarie et secourir les Serbes.

On reproche à la diplomatie des Alliés d'avoir manqué de clairvoyance, de promptitude et de vigueur. On soutient que si la Russie, la France et l'Angleterre avaient, dès le printemps dernier, d'une part forcé la main à la Serbie et à la Grèce, afin de leur faire consentir les concessions territoriales nécessaires — pour lesquelles d'ailleurs on leur aurait assuré d'amples compensations à même la Turquie d'Europe et d'Asie — et, d'autre part, grâce à ces concessions, enlevé de haute lutte le concours de la Bulgarie et de la Roumanie, la Serbie serait présentement intacte, le sultan serait chassé de Constantinople, et les empires du centre seraient enserrés dans un cercle de fer dont l'étreinte les forcerait bientôt à demander grâce. Nous sommes bien prêt à admettre qu'il y a du vrai dans ces critiques, quoiqu'il soit difficile de porter un jugement sûr en des matières aussi complexes. Mais nous persistons à croire qu'en somme ce sont les défaites militaires qui ont entraîné la défaite diplomatique. Si la Russie avait continué à repousser les Allemands et à tailler des croupières aux Autrichiens, si elle avait tenu, si elle tenait encore la Bukovine, la Galicie et les Carpathes, si elle occupait Czernowitz et faisait trembler Buda-Pesth, on peut affirmer sans témérité qu'à l'heure actuelle la Roumanie, la Bulgarie et la Grèce seraient aux côtés des Alliés et les aideraient à achever l'effondrement de l'empire turc. Au lieu de cela, en ce moment, le sultan exulte, et Constantinople dresse des arcs de triomphe pour recevoir le kaiser sauveur.

Les Alliés sentent combien leur situation orientale est critique, et ils font les plus grands efforts pour empêcher qu'elle ne s'empire encore par l'attitude semi-hostile que pourrait être tentée de prendre la Grèce. Celle-ci a joué, depuis quelques mois, un singulier rôle. Elle est liée avec la Serbie par un traité défensif. Son ancien premier ministre et son plus remarquable homme d'Etat, M. Venizelos, voulait qu'elle y fût fidèle et prêtât secours aux Serbes. Mais, le roi Constantin n'étant pas du même avis, le ministre donna sa démission et un autre cabinet prit les rênes de l'administration. Le nouveau gouvernement n'ayant pas de majorité parlementaire, il fallut faire des élections générales qui eurent lieu le printemps dernier. Elles furent favorables au parti de M. Venizelos, et, devant ce résultat, le roi crut opportun de rappeler cet homme politique. A ce moment, on crut que désormais la Grèce allait marcher avec la Quadruple Entente. Mais on comptait sans les intrigues allemandes, sans les instances passionnées de la reine, soeur de Guillaume II, sans les sympathies germaniques de Constantin. A l'heure décisive où la Grèce aurait dû secourir les Serbes attaqués par les Bulgares, on apprit que, de nouveau, M. Venizelos se retirait par suite d'un désaccord avec le roi. M. Zaimis devenait son successeur, et le gouvernement grec proclamait sa neutralité. Cependant ce cabinet, né du bon plaisir royal, était en minorité dans le Parlement. Il vécut quelques semaines, par la tolérance de M. Venizelos. Mais, au commencement de novembre, un incident de séance provoqua un vote hostile et le ministère fut renversé. Le roi parvint à en former un nouveau dont le chef est M. Skouloudis. Et il a décrété que des élections générales seraient tenues incessamment.

Constantin Ier joue gros jeu, et compte évidemment sur les victoires allemandes pour justifier sa conduite. Les Alliés ont résolu de mettre fin à l'équivoque dans laquelle il se ren-

ferme en attendant de faire acte d'hostilité. Les gouvernements français et anglais ont envoyé chacun un de leurs membres, pour faire auprès de lui des représentations énergiques, et peser sur ses déterminations ultérieures, au besoin par la crainte d'une action militaire et d'un blocus commercial désastreux pour la Grèce, s'il est réfractaire à des raisons d'un autre ordre. Lord Kitchener et M. Denys Cochin — membre du nouveau ministère français, dont nous dirons un mot plus loin — se sont rendus à Athènes, et ont eu successivement des entrevues avec le roi et les ministres. Certains symptômes semblent indiquer que leur mission n'a pas été sans résultat.

En somme, on peut résumer comme suit les opérations militaires du dernier mois : *statu quo* sur les fronts russe et français, écrasement de la Serbie par les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares, et, comme conséquence, situation très difficile des Alliés en orient.

* * *

Pendant ce temps, les Parlements nous font assister à de fâcheuses agitations en Angleterre et en France. A Londres, après la démission de Sir Edward Carson et les critiques acerbes exprimées de divers côtés, on attendait avec impatience la rentrée de M. Asquith, qui s'est heureusement remis assez promptement de son indisposition pour reprendre son poste à la tête du gouvernement et de la Chambre des communes. A la séance du 2 novembre, il a fait l'exposé qu'il avait annoncé d'avance. La Chambre et les tribunes étaient comblées. Après avoir fait allusion à l'accident de cheval subi par le roi en France, et à son heureux retour en bonne voie de rétablissement, le premier ministre a fait une revue de la situation. Il a commencé par cette déclaration : " Nous sommes, en ce moment, aussi déterminés que jamais à continuer la

guerre jusqu'à la victoire. " Et la Chambre a couvert ces paroles d'applaudissements. Poursuivant, il a fait observer que cette guerre, comme toutes les grandes guerres de l'histoire, a été fertile en surprises et en désappointements pour tous les pays engagés dans le conflit. "Il semble, a-t-il ajouté, que la situation exige actuellement de l'Angleterre, à un degré exceptionnel, trois choses : un juste sens de la perspective, un approvisionnement illimité de patience et une réserve surabondante de courage actif et passif. " M. Asquith a demandé à la Chambre de considérer la part prise jusqu'ici par la Grande-Bretagne dans la guerre européenne. Elle y est entrée avec six divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, soit environ 160,000 hommes. Et aujourd'hui, d'après les opérations décrites par les derniers rapports du commandant en chef, on constate que, en septembre et octobre, Sir John French commandait à tout près d'un million d'hommes. A cela il faut ajouter les troupes aux Dardanelles, en Egypte, et sur d'autres théâtres de la guerre, ainsi que les réserves, les garnisons dans le Royaume-Uni et d'autres parties de l'empire. On sait quel magnifique contingent l'Inde a envoyé. Le Canada a expédié 96,000 hommes, l'Australie 92,000, la Nouvelle-Zélande 25,000. Le Sud-Africain, non content de conquérir la colonie allemande du sud-ouest, a fourni d'importants contingents dans l'Afrique centrale et orientale, et envoyé en outre 6,500 hommes servir en Europe. Quant à la flotte, l'oeuvre accomplie par elle a été gigantesque. Prenons seulement le service des transports. Depuis le commencement des hostilités l'Amirauté a transporté par mer deux millions et demi d'hommes, trois cent vingt mille blessés, malades et gardes-malades, deux millions et demi de tonnes de munitions et d'approvisionnements, huit cent mille chevaux, mulets et chameaux. Ces opérations ont nécessité des milliers de voyages à travers les mers infestées de croiseurs allemands, au dé-

but de la guerre, et, plus tard, de sous-marins, dont toutefois le péril diminue rapidement. Quant à la grande flotte britannique, la tâche accomplie par elle n'a rien de comparable dans l'histoire. Elle a sauvegardé la sécurité de l'empire, assuré aux Alliés la maîtrise des flots, et forcé la fameuse flotte allemande, qui a coûté tant de paroles, tant de travail et tant d'argent, à se cacher dans la Baltique. En face de ces résultats, le premier ministre a cru pouvoir s'écrier : " Je n'ai pas l'intention de faire d'excuses soit pour le peuple de cet empire, qui a fait si magnifiquement sa part, soit pour le gouvernement, qui, au meilleur de son habileté, au prix de quelques erreurs et de quelques fautes sans doute, et avec la confiance de la grande masse de ses concitoyens, a organisé, surveillé et dirigé cette grande campagne. "

Il restait à M. Asquith un sujet moins agréable à traiter, celui de l'expédition des Dardanelles et des événements balkaniques. Il ne l'a pas éludé. De ses explications il ressort que les résultats de l'attaque des Dardanelles par mer et de la campagne sur la péninsule de Gallipoli ont causé au gouvernement un désappointement cruel. Ces tentatives avaient pourtant été faites après délibération, après consultation, conformément à l'avis des experts en matière navale et militaire. Mais évidemment on ne s'était pas fait une idée suffisamment exacte des difficultés à vaincre. Cependant, suivant lui, il est encore prématuré de prononcer un jugement sur la campagne des Dardanelles. Si elle n'eut pas été entreprise, la Turquie aurait eu la puissance de nuire sur d'autres théâtres, et les 200,000 Turcs immobilisés à Gallipoli auraient pu frapper ailleurs des coups dangereux. Et d'autre part, si elle eut réussi, les résultats eussent été d'une importance incalculable. Quant aux Balkans il ne faut pas oublier que la volte-face de la Grèce a bouleversé toutes les prévisions. Le premier ministre Venizelos, sorti des élections avec une forte majorité parle-

mentaire, avait annoncé catégoriquement une politique d'intervention. A la mobilisation de la Bulgarie il opposait la mobilisation grecque et demandait à la France et à l'Angleterre la coopération de 150,000 hommes. Ceci eût changé la face des choses. C'est le coup d'Etat du roi Constantin qui a modifié désastreusement la situation.

Au sujet de la question financière, M. Asquith a recommandé l'économie et le retranchement des dépenses superflues. Il a mentionné, en passant, le coût de l'armée qui, en temps ordinaire, était de 100 louis par tête annuellement, et qui s'élève depuis la guerre à 250 ou 300 louis. Il a dit enfin un mot du service obligatoire, auquel on ne recourra qu'à la dernière extrémité et s'il rallie un assentiment presque général. D'après lui, le mouvement de recrutement organisé par lord Derby sera suffisant. Avant de terminer, il a annoncé la création d'un comité de la guerre formé d'un petit nombre de membres du cabinet, et dont les décisions lui seront constamment communiquées.

Ce discours de M. Asquith n'a pas mis fin à la nervosité parlementaire. Il a provoqué un débat au cours duquel Sir Edward Carson, l'ex-procureur général, et lord Charles Beresford ont vertement critiqué l'action du gouvernement dans l'affaire des Dardanelles et son attitude dans les Balkans. La Chambre des lords est entrée en ligne à son tour. Durant deux séances, plusieurs de ses membres ont dénoncé la manière dont la guerre est conduite, et attaqué le ministère, particulièrement M. Asquith. Lord Willoughby de Broke, un homme aux vues extrêmes, s'est écrié que si la Russie avait pu se débarrasser du grand duc Nicolas au milieu de la guerre il ne voyait pas pourquoi l'Angleterre ne se débarrasserait pas d'Asquith. Lord Saint-Davids a demandé la convocation d'une assemblée plénière du conseil privé, qui comprend plusieurs centaines de membres. Lord Loreburn a signalé avec amertume ce qu'il a

appelé les mésaventures de la guerre, c'est-à-dire l'expédition d'Anvers, la destruction de l'escadre du contre-amiral Craddock, les opérations des Dardanelles et l'expédition des Balkans, et il a déclaré que si le conflit continue indéfiniment on marche à la révolution ou à l'anarchie. Lord Milner a fait une charge contre la censure. Le baron Courtney de Penwith, un pacifiste, a demandé s'il n'était pas temps de mettre un terme à cette guerre horrible. En un mot, la Chambre des lords a entendu pendant deux jours un concert de critiques et de récriminations, auxquelles lord Curzon, lord Crewe et lord Lansdowne ont répondu longuement. Nous estimons que l'impression qui se dégage de ces débats est déplorable. Que dans une guerre formidable et quasi mondiale, comme celle dont nous avons le douloureux spectacle, il y ait des erreurs, de fausses manoeuvres, des maladresses, des mécomptes, c'est inévitable. L'on doit s'y attendre et se résigner d'avance aux fluctuations de la fortune. Surtout, l'on doit se garder de semer la défiance, d'alarmer l'opinion, d'affaiblir le prestige des chefs, d'ébranler la discipline morale et l'inflexible résolution dont un peuple a besoin pour vaincre. Les récentes discussions dans la Chambre des communes et dans la Chambre des lords rendent à nos oreilles un son fâcheux. On peut en dire autant des campagnes de presse menées en ces derniers temps. Elles sont détestables. Et nous considérons que le gouvernement a fait un acte d'énergie salulaire en ordonnant la saisie et la suspension du journal le *Globe*, coupable de mettre délibérément et malicieusement en circulation de fausses nouvelles relatives à lord Kitchener.

Nous avons vu que M. Asquith, dans son discours, avait annoncé la création d'un comité de la guerre, pris parmi les ministres. Quelques jours après, il a mis devant la Chambre les noms des membres de ce comité. Ce sont M. Asquith lui-même, comme remplaçant lord Kitchener au ministère de la

guerre, durant son absence en orient, MM. Balfour, premier lord de l'Amirauté, Lloyd-George, ministre des munitions, Bonar Law, secrétaire colonial, et McKenna, chancelier de l'échiquier. Outre ces cinq, il est entendu que Sir Edward Grey sera appelé chaque fois qu'on devra discuter des questions d'affaires étrangères. La formation de ce comité a donné lieu à une nouvelle démission ministérielle. M. Winston Churchill n'y était pas inclus, et il n'a pas cru pouvoir rester dans le cabinet. C'était d'abord l'intention de M. Asquith de l'y appeler, et il l'en avait informé. Mais à la dernière minute des difficultés d'ordre personnel l'en ont empêché. M. Churchill, qui avait déjà accepté un poste inférieur dans la réorganisation du cabinet, a décidé cette fois d'en sortir. Et il a écrit au premier-ministre une lettre dans laquelle il lui dit qu'après avoir été chef de l'Amirauté, et connaissant la situation comme il la connaît, il ne peut consentir à accepter une position de responsabilité générale dans une politique de guerre, sans avoir une part effective à sa direction. Il ajoute qu'étant officier dans un régiment actuellement devant l'ennemi, il va le rejoindre et prendre du service actif. La retraite de M. Winston Churchill a fait sensation. Il a été l'un des membres les plus en vue de l'administration libérale, l'un des plus laborieux, l'un des plus combatifs et l'un des plus brillants. Il s'est signalé à la tête du département de la marine et a fait beaucoup pour accroître la puissance navale de l'Angleterre. Avant de devenir homme politique, il a été longtemps soldat. Il a fait la campagne de Cuba avec les Espagnols en 1895, celle du Makaland aux Indes en 1897, celle du Nil avec lord Kitchener en 1898, et celle du Transvaal en 1900. Il entra ensuite dans la Chambre des communes comme député conservateur, brisa avec son parti sur la question fiscale et devint promptement l'un des leaders les plus influents du parti libéral.

Avant de partir pour le front, il a tenu à défendre sa position devant la Chambre, et il a prononcé un long discours dans lequel il a répondu aux critiques dont il avait été l'objet, spécialement au sujet de l'expédition d'Anvers et de celle des Dardanelles. Il s'est plaint de l'attitude de lord Fisher, le chef naval de l'Amirauté, lorsque lui en était le chef politique. Ce dernier a relevé, en quelques mots, dans la Chambre des lords, les paroles de M. Churchill. Les explications de l'ancien ministre de la marine ont été accueillies avec beaucoup d'applaudissements dans la Chambre des communes.

Une autre occasion de débat a été fournie au Parlement par une nouvelle demande de crédits. Le premier-ministre a proposé l'adoption d'un vote de \$2,000,000,000 (deux milliards de piastres), ce qui porte à \$8,310,000,000 le total voté jusqu'à présent pour la guerre. Le nouveau crédit devra suffire à solder les dépenses jusqu'à la fin de février 1916. Du 12 septembre au 6 novembre elles ont été de \$21,750,000 par jour. Durant les deux prochains mois elles ne devront pas excéder \$25,000,000 par jour. A la suite de l'exposé fait par M. Asquith, une discussion très animée a eu lieu dans les deux Chambres. Des députés et des lords ont signalé l'énormité du fardeau imposé au Royaume-Uni. Quelques-uns — entre autres M. Lynch, représentant de West Clare — ont profité de l'occasion pour critiquer une fois de plus la manière dont sont conduites les opérations militaires, à quoi M. Balfour a répondu qu'évidemment il y avait dans le pays beaucoup de talents méconnus. C'était là un excellent trait à l'adresse des stratégestes en Chambre.

Au cours de ce débat, le premier ministre a annoncé la formation d'une sorte de conseil de guerre conjoint où siègeraient ensemble des représentants des gouvernements anglais et français, à qui s'adjoindraient bientôt des représentants de la Russie et de l'Italie. Ce nouveau conseil assurerait plus

d'unité d'action dans les opérations générales. Une première séance de ce corps important a eu lieu à Paris le 17 novembre. Y assistaient pour l'Angleterre, MM. Asquith, Balfour, Lloyd George et Sir Edward Grey, et pour la France, M. Briand, le général Galliéni, l'amiral Lacaze et le général Joffre. Il est permis d'attendre beaucoup de cette haute collaboration.

* * *

Parmi les listes des membres français de ce conseil adjoint, on cherche en vain le nom de M. Viviani. C'est qu'il y a eu quelque chose de changé en France depuis notre dernière chronique. La retraite de M. Delcassé et le nombre considérable des abstentions dans le vote de confiance demandé par le cabinet, le 13 octobre, ont déterminé une crise ministérielle. Après avoir mûrement considéré la situation, M. Viviani a conclu qu'il fallait constituer un gouvernement capable de commander un concours plus universel. Et il a donné sa démission. M. Poincaré a alors chargé M. Aristide Briand d'organiser un nouveau ministère. M. Briand a accepté, et il a réussi à former la combinaison suivante : président du conseil et ministre des affaires étrangères, M. Briand ; ministre de la guerre, le général Galliéni ; ministre de la marine, l'amiral Lacaze ; ministre des finances, M. Ribot ; ministre de l'intérieur, M. Malvy ; ministre du commerce, M. Clémentel ; ministre de la justice, M. Viviani ; ministre des travaux publics, M. Sembat ; ministre des colonies, M. Doumergue ; ministre de l'instruction publique et des inventions de guerre, M. Painlevé ; ministre de l'agriculture, M. Méline ; ministres d'Etat, sans portefeuilles, MM. de Freycinet, Léon Bourgeois, Emile Combes, Jules Guesde et Denys Cochin. M. Briand s'est adjoint M. Jules Cambon, ancien ambassadeur à Berlin, comme secrétaire-général des affaires étrangères, avec siège dans

le cabinet. Les sous-secrétaires d'Etat sont MM. Albert Thomas, pour la guerre et les munitions; Joseph Thierry, pour les subsistances; Justin Godart, pour le service sanitaire; René Besnard, pour l'aviation; Louis Noël, pour la marine.

Comme on le voit, M. Briand a fait appel à l'expérience des plus anciens parlementaires. Il a formé un cabinet qui comprend quelques-uns des vétérans de la politique française, tels que MM. de Freycinet, âgé de 87 ans, Combes, âgé de 80, Méline, âgé de 77, Ribot, âgé de 73. Sept anciens premiers ministres en font partie: MM. de Freycinet, Ribot, Méline, Bourgeois, Combes, Viviani et Briand lui-même. Le chef de ce nouveau ministère s'est évidemment efforcé de rallier, autant que possible, tous les éléments. Pour la première fois, depuis trente-cinq ans, un catholique et un monarchiste figure parmi les gouvernants de la France. C'est M. Denys Cochin. Il y a là un fait nouveau et important. Plût au ciel que ce fût un symptôme! Il serait sans doute prématuré de voir dans cet événement une promesse d'évolution vers une politique de justice et de liberté. Toutefois ce simple fait d'avoir appelé un catholique à faire partie du ministère indique que la guerre a considérablement transformé la mentalité de certains hommes. L'entrée de M. Cochin dans l'administration a fait sensation. Parmi ses amis l'approbation n'a pas été unanime. On lui a reproché d'accepter de siéger dans un cabinet dont fait partie M. Combes, de douloureuse mémoire, et de se solidariser avec des hommes au milieu desquels il sera noyé et ne pourra exercer qu'une influence infime. M. Jules Delahaye lui a adressé une lettre ouverte où ce regret est exprimé. M. Joseph Denais a écrit dans la *Libre Parole* un article où il manifeste le même sentiment. Mais M. Cochin, en acceptant, a cru accomplir un devoir: "Ce qui importe le plus, a-t-il déclaré, c'est qu'on ne puisse pas dire qu'un catholique, un monarchiste, a refusé de concourir au salut commun." En d'au-

tres termes, des circonstances exceptionnelles peuvent justifier une collaboration exceptionnelle. Et cette collaboration peut avoir d'heureux résultats pour l'avenir, en faisant tomber des préjugés, en établissant une prescription contre la politique d'ostracisme et d'exclusivisme tyrannique.

La formation du nouveau cabinet a produit, pour le moment du moins, un heureux résultat. Elle a paru rétablir "l'union sacrée", qui, depuis quelque temps, semblait compromise par les intrigues et les discussions parlementaires. Lorsque M. Briand est venu lire sa déclaration ministérielle devant la Chambre, il y avait cinq interpellations, plus ou moins comminatoires, à l'ordre du jour. Cette déclaration a été accueillie avec faveur. Elle était de très belle allure. Elle respirait la confiance, l'énergie, l'inébranlable résolution de lutter jusqu'à la victoire. En voici les dernières phrases : "L'entreprise actuelle de l'Allemagne dans les Balkans atteste l'insuccès de ses efforts sur les théâtres principaux des hostilités. C'est parce que son offensive s'est brisée sur le front français et sur le front russe qu'elle tente cette diversion. Elle cherche par là à tenir en haleine l'opinion mondiale, à qui tant de mois passés sans les résultats à annoncer par une propagande effrénée commencent à révéler des indices de faiblesse sous une apparence de force. Ses espoirs seront déçus. Les empires du centre pourront reculer leur défaite; ils ne l'empêcheront pas. Quant à nous, nous sommes décidés à aller jusqu'au bout; nos ennemis n'ont à escompter de notre part ni lassitude, ni défaillance. Après avoir mesuré notre tâche, et si rude qu'elle soit, nous entendons la poursuivre jusqu'à son aboutissement nécessaire. Nous avons la volonté de vaincre, nous vaincrons." La Chambre a acclamé ces paroles. Mais restaient les interpellations. Quelques-unes ont été retirées. D'autres ont pris une tournure anodine. Seul, M. Renaudel, député socialiste, qui semble aspirer à jouer le rôle

de Jaurès, a fait entendre une note qui donnait à la déclaration ministérielle une fausse interprétation. La Chambre est devenue houleuse. M. Briand est alors remonté à la tribune. Et dans un discours de vingt minutes, où il a déployé toutes les ressources de son incontestable éloquence, il a littéralement enlevé son auditoire. Il a fait appel à l'union, au dévouement, à la fierté nationale. Il a adjuré la Chambre de songer toujours aux héros qui luttent et meurent dans les tranchées, et aux femmes françaises qui ne pleurent pas parce qu'elles souffrent pour la patrie. Et il s'est écrié en terminant : " Si vous avez ces pensées au moment où la décision de la division pourrait vous tenter, vous vous rapprochez les uns des autres, vous vous grouperez unanimes autour du gouvernement et tous unis nous crierons vers la victoire : Vive la France ! " Cette adjuration émouvante a provoqué une scène indescriptible. Toute la Chambre s'est levée, et du parquet jusqu'aux tribunes, un cri unanime et puissant a ébranlé la salle : " Vive la France ! " L'ordre du jour suivant a été adopté d'enthousiasme par 515 voix contre 1 : " La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement et confiante en lui, passe à l'ordre du jour. " Puisse cette union se maintenir. Les derniers débats avaient attristé tous les bons Français. L'heure n'est pas aux récriminations ni aux critiques mesquines. En temps de guerre nous imposerions volontiers silence aux voix parlementaires et à tous les faiseurs d'embarras. Arrière les discussions lorsque l'action pour le salut commun doit primer toutes les préoccupations secondaires !

* * *

Au Canada, le fait saillant à signaler est l'émission d'un emprunt national sur notre propre marché. Le ministre des

finances, l'honorable M. White, a fait appel à l'épargne et au capital canadiens pour contracter un emprunt de cinquante millions, destiné à solder nos dépenses de guerre. Pour cette fin, le gouvernement du Canada a émis des obligations au taux d'émission de 97½ pour cent, portant un intérêt de 5 pour cent par année et remboursable le 13 décembre 1925. La souscription à ces obligations est payable comme suit : 10 pour cent sur demande, 7½ pour cent le 3 janvier et 20 pour cent les 1er février, mars, avril et mai 1916. Les obligations sont émises en dénominations de \$100, \$500, \$1,000, \$5,000, ou tout multiple autorisé de \$5,000. Le gouvernement s'engage à les maintenir exemptes de taxes, y compris la taxe sur le revenu si elle venait à être introduite.

Les circulaires du ministère des finances ont été émises le 22 novembre, et déjà le succès de cet emprunt national est assuré. Le gouverneur-général, Son Altesse Royale le duc de Connaught, a tenu à honneur de souscrire le premier. Les souscriptions affluent de toutes parts. A l'heure où nous écrivons, on affirme que les \$50,000,000 requis sont de beaucoup dépassés par l'offre. Cet emprunt d'Etat sur le marché canadien — le premier de cette nature — marque une date dans notre histoire financière. Il démontre combien notre crédit est sûr et combien notre situation économique est solide. C'est un événement notable.

Thomas CHAPAIS.

Québec, 25 novembre 1915.

Chronique des Revues

SOMMAIRE. — LE SENS DE LA MORT (Article de M. G. de Lamarzelle, dans *Le Gaulois*—12 octobre 1915). — LES CATHOLIQUES ET LE PAPE (Article de M. le chanoine H. Collin, directeur du *Lorrain*—21 septembre 1915). — LE PAPE ET LA PAIX (Article de M. Osgard Havard, dans la *Libre Parole* de Paris—25 septembre 1915). — LA CHAÎNE DE L'HISTOIRE (Lettre aux instituteurs de France, par M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, dans le *Manuel général de l'instruction primaire* — septembre 1915). — RÈGLEMENT D'UNE BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE (Extrait d'une conférence de M. Aegidius Fauteux, de la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal—26 octobre 1915). — Conclusion.

LE SENS DE LA MORT (Article de M. G. de Lamarzelle dans *Le Gaulois* — 12 octobre 1915). — *Le sens de la mort*, tel est le titre du dernier livre de M. Paul Bourget. Et ce livre, où s'affirme une fois de plus la maîtrise de l'éminent psychologue, est, à son ordinaire, dans la note des préoccupations actuelles. Jamais, sans doute, plus qu'en nos temps, la souffrance et la mort n'ont multiplié leurs coups et leurs victimes, et n'ont ramené devant l'opinion la donnée toujours mystérieuse du problème qu'elles posent. Pourquoi souffrir, pourquoi mourir ? Alors que cette horrible guerre fait tant souffrir et fait tant mourir, on se le demande, semble-t-il, avec plus d'angoisse qu'en aucun temps. Le Père Rutten, le dominicain belge qui a passé plusieurs semaines à Montréal, et dont tous nos lecteurs connaissent la haute valeur, nous disait à son retour du " front " et des villes qui l'avoisinent, en octobre dernier : " Ce qui est navrant surtout, c'est de rencontrer partout des femmes en

deuil et des hommes éclopés. Des milliers et des milliers d'infirmes se voient partout, s'appuyant sur des béquilles ou portant le bras en écharpe quand ils ne sont pas simplement manchots. Et tous ces meurtris, tous ces diminués, ce sont les mutilés de la guerre. De même, toutes ces femmes en noir, encore jeunes, ce sont les veuves de la guerre." Et il répétait, le bon Père Rutten: " C'est navrant, c'est navrant ! " Hélas ! Le monde est bien malade. Et les plus heureux sont peut-être encore ceux qui meurent tout de suite. Et pourtant, quel problème la mort elle-même ne pose-t-elle pas ? Quel est donc le sens de la mort ? Plus spécialement, comment et pourquoi peut-on se faire un point d'honneur et un titre de gloire de mourir pour la patrie ?

De ceux qui ont consenti ce sacrifice sublime — se demande M. le sénateur de Lamarzelle, en analysant le livre de M. Bourget — ne reste-t-il qu'un peu de matière putride, objet pour les vivants d'un universel dégoût et qu'ils demandent à la terre de cacher et d'absorber au plus vite ? — Ou bien la mort, en le dépouillant de cette enveloppe condamnée à la décomposition, au lieu d'anéantir notre être, peut-elle, au contraire, le libérer pour lui donner la vraie vie, belle de lumière, d'amour, de bonheur et qui jamais ne doit finir ? — Tel est le grand problème. Les deux solutions sont toujours là devant nous en présence : les deux adversaires sont toujours aux prises ; et jamais, à aucune époque de l'histoire, leur duel ne fut plus poignant qu'aux instants si tragiques où nous sommes. — Ces deux conceptions de la destinée humaine, M. Paul Bourget nous les présente sous la figure de deux hommes. — Le premier est le professeur Ortègue, l'un des maîtres de la chirurgie contemporaine. Ortègue est un être de génie et de force, grand savant, grand praticien, qui, par la hauteur de son intelligence et l'énergie de sa volonté, a conquis dans notre société l'une des places les plus enviées. Il est " l'incarnation du succès ". Il a tout : grande renommée, grande fortune, une femme qu'il aime avec passion, dont il est aimé et qu'il entoure d'un luxe princier ; pour couronner tout cela, une haute moralité et la bonté pour tous, sans laquelle le véritable bonheur n'existe pas. Ortègue est donc bien l'un des rois de la vie de ce monde, et il ne croit qu'à la vie de ce monde ; elle lui a tout donné ; il

s'y complaît, il s'y épanouit; elle est sa fin dernière; elle est son dieu, le seul dieu qu'il reconnaisse et qu'il adore. — L'autre, " l'adversaire ", est Le Gallic, un jeune cousin de Mme Ortègue, Breton à l'âme haute, mais si simple et si modeste. Pendant ses années de Saint-Cyr, Ortègue lui fait, à son somptueux hôtel de la place des Etats-Unis, le meilleur accueil. Mais combien son affabilité cache de dédain pour ce pauvre cerveau qui n'a pas su " se purger " de la foi religieuse et de toutes les autres traditions ancestrales pour s'adapter à son temps! Ah! comme au fond, avant le coup de foudre de juillet 1914, il le méprisait pour avoir choisi une carrière le condamnant à " servir " toute sa vie, et inutilement, puisque, malgré toutes ces menaces ridicules se répétant sans cesse depuis quarante ans, " notre époque de science et de progrès ne connaîtrait plus jamais la guerre. "

Mais cependant la guerre éclate, plus épouvantable, plus atroce que ne la vit jamais aucun siècle de barbarie. Et voici que ces deux êtres si dissemblables vont se trouver bientôt mourir l'un à côté de l'autre. Dans la clinique qu'Ortègue a organisée rue Saint-Guillaume et qu'il ne quitte ni jour ni nuit, Le Gallic, qui s'est battu en héros, est porté après trois mois de campagne. Une balle l'a frappé à la nuque: il n'a plus que bien peu de temps à vivre et il le sait. Presque au même moment, Ortègue est atteint d'un cancer que son diagnostic infallible lui révèle tout de suite être inopérable: c'est la fin certaine précédée de cette agonie debout particulière à cette maladie, agonie qui est un supplice terrible de plusieurs mois. — Ortègue d'abord regarde la mort bien en face, dans un stoïcisme qui a sa grandeur, mais qui n'est au fond que le masque superbe du désespoir. Il a des moments de faiblesse où le courage lui manque pour le cacher. Alors, il pleure avec rage l'écrasement total et définitif de son bonheur, de son amour, de sa pensée retournant à l'abîme du néant. Et la souffrance, l'horrible souffrance! Oh! il n'en a pas peur, il n'a peur de rien; mais il la juge " une horreur inutile"... il la trouve "absurde". Pour lui, elle n'a pas de sens, pas plus de sens que la vie d'ailleurs! Logique avec lui-même, il le proclame, et cela, que l'on prenne le terme *sens* dans l'une ou l'autre de ses deux acceptions. Quelle signification, en effet, peut avoir ce qui aboutit au rien, et quelle peut être la direction de ce qui mène au rien? D'après sa doctrine, rien dans le monde n'a de sens puisque tout y obéit à " une énergie éternelle, infinie, toujours identique en ses éléments et en ses lois, qui crée, détruit, renouvelle inépuisablement, sans commencement, sans terme et par conséquent sans but ". La souffrance

étant absurde, et uniquement et parce qu'elle est absurde, Ortègue n'en veut pas. Et pour s'en débarrasser n'a-t-il pas la morphine que sa science chérie lui donne et qui supprime la douleur humaine ? Oui, mais la morphine a d'autres effets que la science n'a pu lui enlever ; et, peu à peu, sous son action délétère, " les portions affectives de la personne d'Ortègue se dépravent ", sa bonté elle-même disparaît, il devient " colérique et soupçonneux ", sa passion pour sa femme se transforme en un féroce égoïsme. Le redoublement d'attentions qu'elle a pour lui " accroît son irritabilité au lieu de l'adoucir "... Il devient le malade ingrat " qui en veut de sa maladie à ceux qui le soignent ". Ortègue se rend compte de " cette décomposition morale de son être ". Elle l'atterre plus encore que sa décomposition physique, et ce désespéré finit de la fin des désespérés, dans le suicide.

Combien différente de cette agonie du géant moderne est celle du petit sous-lieutenant catholique Le Gallic ! Lui, il rejette la morphine qu'on lui offre. Il veut souffrir. Pour lui, la souffrance n'est pas " absurde ", " elle sert à payer pour soi-même et pour les autres ". Et il offre sa souffrance comme il offrira sa mort qui, elle aussi, a un sens, car elle signifie expiation et elle nous dirige vers la vie de toujours. La mort, combien de fois l'a-t-il vue de près, depuis le début de la guerre, et de quel oeil il l'a regardée ! A la clinique, quand, pour le consoler en le trompant, on lui dit : " Courage, vous guérirez : vous verrez encore de beaux jours ", il répond : " Jamais je ne verrai de plus beaux jours que ceux que j'ai vécus dans la tranchée, ces dernières semaines. C'est une chose magnifique d'être là, sous le feu, et de se dire : d'un moment à l'autre, je peux voir Dieu face à face. "

Donc, tandis que l'agonie d'Ortègue est un désespoir, celle de Le Gallic est " un enthousiasme, une joie, un amour ". Où l'autre défaille, il triomphe. Où l'autre se renonce, il s'affirme. Néant de tout d'un côté, plénitude morale de l'autre ! Les voilà donc, ces deux conceptions de la destinée humaine mises, par M. Paul Bourget, en parallèle devant la souffrance et devant la mort. Et c'est bien là qu'il faut surtout se placer pour les juger, puisque c'est à la souffrance et à la mort que tous nous devons aboutir. Combien, dans les circonstances actuelles, la conception matérialiste apparaît blessant le sentiment de justice qui est dans notre âme ! C'est pour les générations futures que s'immole notre jeunesse. Quel droit ont-elles donc de le lui demander, ce sacrifice, s'il ne reçoit, comme récompense suprême, que la douleur et l'anéantissement ! Eh quoi ! Ces

générationnaires auraient la vie honorée, paisible, heureuse ! Elles la devraient à nos héros morts, et, si elles étaient logiques avec la doctrine matérialiste, le souvenir de ces morts ne devrait même pas venir attrister leur existence de joie dont tout ce qu'on peut bannir de souffrance doit être banni ! Et pourquoi d'ailleurs songer à ceux qui ne sont plus ? N'est-il pas absurde, en vérité, de penser à ce qui n'est plus rien, quand on n'a à soi que les jours d'ici-bas et qu'après eux soi-même on ne sera plus rien ? Pour nous autres chrétiens, au contraire, nos morts restent vivants, plus vivants que nous-mêmes : nous pouvons vivre avec eux, les aimer, les secourir par nos prières et nos souffrances, rester toujours — ce mot seul du catholicisme dit tout — en *communio*n avec eux.

LES CATHOLIQUES ET LE PAPE (Article de M. le chanoine H. Collin, directeur du *Lorrain*—21 septembre 1915). — Donc, si la mort a un sens, c'est pour ceux-là qui croient en Dieu et en la vie future. Quant aux autres, il n'y a pas à dire, il faut, pour peu qu'on réfléchisse, considérer qu'ils sont surtout à plaindre. La gloire qui aboutit au néant, est-ce bien une gloire véritable, ou n'est-ce pas plutôt un mot, rien qu'un mot, et combien décevant ! C'est pourquoi les vrais croyants, les vrais catholiques, doivent s'attacher, en nos jours meurtriers plus que jamais, à leur foi, à ses enseignements, à sa discipline, à sa tradition. Or, M. le chanoine Collin, l'ardent Lorrain que l'on sait, estime que beaucoup de catholiques en France, emportés par l'exaltation patriotique, sont en train, à ce sujet, de faire fausse route. Plus d'un, en effet, s'obstine — nous en parlions dans notre dernière *Chronique des Revues* avec M. le chanoine Desgranges — à ne pas comprendre l'attitude pourtant si légitime du pape Benoît XV dans la présente guerre.

Et d'abord — écrit M. le chanoine Collin — les catholiques français ne sont plus assez romains. Ils discutent le pape, ses paroles, ses actes, même ce qu'il n'a pas fait et ce qu'il n'a pas dit. Ils ont encore la discipline extérieure et sont soumis à la hiérarchie pour l'ordinaire de leur

vie religieuse. Mais ils n'ont ni assez surnaturelle ni assez vivante la foi simple qu'il faut avoir dans le vicaire et le représentant du Christ sur la terre. Il suffit qu'un reporter aux abois ou une agence tendancieuse publie une sornette sur son compte pour qu'on l'accepte comme vérité d'Évangile. Nous ne voyons pas que par là nous diminuons notre patrimoine catholique et affaiblissons notre Église. Nous ne voyons pas que nous fournissons des armes à ses ennemis et à tous ceux qui veulent rompre ses fidèles. Par notre veulerie, nous nous associons, sans y réfléchir, à tous les fauteurs de l'indifférence et de l'insoumission et nous manquons à tous les engagements pris dans notre jeunesse. — Ce qui jusqu'ici a sauvé la France chrétienne, c'est son attachement au pape et à l'Église romaine. Le danger de l'Église d'Allemagne, ce qui l'a amenée dans les voisinages d'un schisme que plusieurs redoutaient prochain, c'est sa désaffection du pape et de Rome. Il est notoire, en effet, que malgré toutes les pressions de la diplomatie allemande autour du Vatican, elle n'en voulait obtenir que des bénéfices pour sa politique, et que religieusement elle tendait plutôt à diminuer l'union de Rome et des catholiques — témoins tous les efforts faits par ceux-ci pour rester à peu près libres dans leur modernisme et toutes les exigences du gouvernement pour faire annuler plusieurs encycliques. En entendant parfois certains catholiques parler du pape, je me demande très sincèrement s'ils ne se sont pas laissés influencer par la *bocherie* du libre examen et de la libre critique. Ils ne se doutent pas de cela, et je les prie très humblement de m'excuser de le leur dire... Oui, vraiment, ceux-là aussi font de la *bocherie*, parce qu'ils aboutissent à séparer la France d'un de ses points d'appui, d'une de ses forces, le pape et l'Église. Et c'est pourquoi tous ceux qui ont à cœur de servir et d'aider la France doivent soutenir et défendre envers et contre tout le pape que Victor Hugo appelait "cette moitié de Dieu". Il y a là une des conditions de notre vitalité future, et puisque c'est l'Église qui, au fond, a fait la France, comme l'histoire le reconnaît, c'est elle aussi qui contribuera à la refaire avec les éléments rajeunis et sacrés que la guerre lui prépare. Se conduire ainsi serait utile, non seulement à la France, mais au gouvernement même qui mène la défense nationale et doit prévoir l'avenir...

LE PAPE ET LA PAIX (Article de M. Osgard Havard dans *La Libre Parole* de Paris—25 septembre 1915). — Au fond, certains catholiques se laissent ainsi tromper, parce qu'ils

tombent dans le piège gigantesque que par tous les moyens les ennemis de l'Eglise recommencent tous les jours à leur tendre. Comme au temps où se forma le tribunal de la Haye, vers 1899, on voudrait exclure le pape du futur congrès de la paix, parce qu'on sait bien quel rôle y jouerait l'Eglise et quelle influence elle y exercerait. M. Havard l'expose, dans l'article que nous voulons maintenant signaler, en termes très clairs et avec un remarquable sens de l'histoire.

La papauté — écrit-il — se trouve, à l'heure actuelle, en présence de la même machination qui la fit exclure, il y a seize ans, du congrès de La Haye. Le 6 avril 1899, le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas, M. de Beaufort, avait invité les gouvernements européens à déléguer des représentants à la future conférence de la paix. Sur les instances de l'ambassade d'Italie, le Saint-Siège fut exclu. Cet ostracisme eut un retentissement profond et douloureux dans le monde entier. Parmi la presse italienne, de nombreux organes, même libéraux, tels que le *Popolo Romano* et la *Perseveranza*, protestèrent. En France, la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin 1899, par la plume de son directeur, M. Francis Charmes, fit entendre les paroles que voici : " Une exclusion qui a paru plus singulière encore, c'est celle du Souverain Pontife. Nous savons bien que le pape n'a pas de soldats, de fusils, de canons, de navires cuirassés, ni de torpilleurs. S'il n'existe plus comme puissance purement matérielle, comme puissance morale il n'a peut-être jamais eu plus d'autorité que depuis qu'il est un souverain dépossédé, mais non pas cependant détrôné. Il semblait que le *vieillard* du Vatican dût être écouté avec profit, sans que sa présence à La Haye portât ombrage à personne... Elle aurait présenté de réels avantages. "

Le pape Léon XIII, dans le consistoire du 14 décembre 1899, fit entendre, lui aussi, comme il était naturel, les protestations les plus autorisées, après avoir évoqué le souvenir de l'action de la papauté à travers les âges.

Ces protestations — continue M. Havard — émurent vivement les chancelleries. Elles n'enregistrèrent pas avec moins de déférence la noble

réponse que le cardinal Rampolla crut devoir adresser à M. Tcharijkoff, le ministre du tsar auprès du Saint-Siège. Ce diplomate avait remis au cardinal la circulaire du comte de Mouravieff sur la paix et le désarmement : " Le pape, répondit le cardinal Rampolla, considère que la paix ne pourra jamais trouver son assiette si elle ne s'appuie sur le fondement du droit public chrétien, d'où résultent la concorde des princes entre eux et la concorde des peuples avec leurs princes. Pour que cessent les défiances et les motifs réciproques d'offensive et de défensive qui ont amené les Etats, de nos jours, à développer leurs armements, et pour qu'un esprit de paix se répande à travers les peuples de l'univers, les amène à se regarder entre eux comme des frères, il faut que la justice chrétienne ait pleine vigueur dans le monde, que les maximes de l'Évangile rentrent en honneur, et que l'art difficile de gouverner les peuples ait pour facteur principal cette crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse. " Et, pour bien mettre en lumière la vraie cause du mal auquel la conférence de La Haye aurait dû consacrer tous ses soins, le cardinal ajoutait avec une sorte de vision prophétique : " On a voulu régler le rapport des nations par un droit nouveau, fondé sur l'intérêt utilitaire, sur la prédominance de la force, sur le succès des faits accomplis, sur d'autres théories qui sont la négation des principes éternels et immuables de justice : voilà l'erreur capitale qui a conduit l'Europe à un état désastreux. " La carence du Saint-Siège à la conférence de La Haye—conclut M. Havard—détermina la banqueroute d'une entreprise qui aurait dû mettre un terme à nos litiges et qui ne fit hélas ! que les aggraver. Veut-on recommencer la même faute ? Veut-on s'exposer aux mêmes mésaventures ? Refuser au pape le rôle d'arbitre et bannir la papauté du concert des puissances qui donneront à l'Europe un nouvel équilibre, ce serait frapper d'avance de caducité l'oeuvre de la diplomatie.

LA CHAÎNE DE L'HISTOIRE (Lettre aux instituteurs de France, par M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, dans le *Manuel général de l'instruction primaire* — septembre 1915). — " Si l'on ose encore bannir la papauté du concert des puissances qui donneront à l'Europe un nouvel équilibre, dit donc M. Ocard Havard, on frappera d'avance de caducité l'oeuvre de la diplomatie. " Voilà hélas ! ce qu'un grand nombre d'hommes d'Etat s'obstinent à ne pas

comprendre. Lisez, par exemple, cette très belle lettre aux instituteurs de France de l'éloquent M. Deschanel, président de la Chambre, homme de lettres éminent et membre de l'Académie française, que publiait le *Manuel général de l'instruction primaire* de septembre dernier. M. Deschanel, dans un raccourci magistral, qui rappelle la manière de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*, expose ce qu'il dénomme lui-même " la chaîne de l'histoire ". Certes, c'est là une belle page. Mais vous sentez qu'il y manque quelque chose, et quelque chose de souverainement important. En la lisant, j'ai pensé au discours que prononça M. Barthou, lors du passage à Montréal de la délégation française (Hanotaux, Lamy, Barthou, Bazin, etc.), venue en Amérique pour les fêtes de Champlain, il y a deux ans. M. Barthou, parlant au Monument National, avait traité de l'aviation dans la littérature française. Il dit de fort belles choses. Il s'éleva très haut dans le ciel. Mais il n'y pénétra pas. Ainsi fait M. Deschanel. Il adjure les instituteurs français de rappeler aux enfants de France " cette grande politique, si habile, si avisée de l'ancienne France ". Il ne dit pas que la grande force des rois, malgré leurs fautes personnelles à plusieurs, était de s'appuyer sur Dieu et de se proclamer les rois très chrétiens ! Et pourtant, c'est là la pure vérité. Cette réserve faite, et tout en regrettant la lacune, admirez ce précis des luttes séculaires dont la guerre d'aujourd'hui n'est que l'aboutissant.

Je m'adresse à ceux et à celles qui continuent d'enseigner, même sous le canon, à Dunkerque, à Soissons, à Saint-Dié, dans les caves de Reims, ou dans les villages de l'Alsace reconquise. Instituteurs et institutrices, plus que jamais votre tâche est sacrée et, pour la bien remplir, vous n'avez, ce me semble, qu'à reprendre votre leçon accoutumée, votre leçon de géographie et d'histoire, et à en tirer les conséquences.

Voici une carte de France et une carte d'Europe. Vous indiquez

d'abord aux enfants, et par eux aux parents, la position des armées, la marche des combats. Vous leur montrez comment, pourquoi la France est un chef-d'oeuvre, une merveille unique : situation incomparable, mers, fleuves, montagnes, mines, faune et flore infiniment variées, doux climat, toutes les richesses, toutes les forces, toutes les grâces... proie magnifique, sans cesse convoitée !

La France, presque de tous côtés, est défendue par la nature : mer du Nord, Manche, océan Atlantique, Pyrénées, Méditerranée, Alpes. Mais, à l'est et au nord, elle se trouve exposée. Par là, depuis des siècles, elle est menacée, attaquée, envahie. La lutte contre le péril de l'est domine toute notre histoire. Attila, Bouvines, la politique des Capétiens et celle des Bourbons, deux siècles de luttes contre la maison d'Autriche, enfin, depuis la révolution, cinq invasions : voilà notre drame national. Sans doute, ce n'est point toute notre histoire. Nous avons combattu d'autres ennemis. Mais c'est là l'ouvrage essentiel. Que le péril s'appelât Othon, Hapsbourg ou Hohenzollern, nos plus grands souverains, nos hommes d'Etat les plus clairvoyants, nos meilleurs capitaines se sont efforcés de le conjurer, tantôt par la diplomatie, tantôt par les armes. La question de l'unité allemande s'est posée à l'Europe du moyen âge et à l'Europe de la renaissance comme à l'Europe contemporaine. Le problème est toujours le même : la France n'est pas en sûreté tant que les armées allemandes se trouvent à quelques jours de marche de Paris. Ainsi, de Mérovée à Philippe-Auguste et à Philippe le Bel, de Richelieu et de Mazarin à Sedan et à la Marne, tout s'enchaîne, tout s'éclaire. De cette tragique histoire, les esprits les plus simples saisissent la trame — avec tous les devoirs familiaux, civiques et militaires qu'elle commande.

Comment le danger, longtemps écarté, est-il devenu si pressant ? Il fut une heure où, l'Autriche étant suffisamment abaissée, le péril changea de côté, et la Prusse commença de devenir inquiétante. Déjà, il y a deux cents ans, en 1715, Louis XIV, à la fin de son règne, avait senti la nécessité d'une politique nouvelle et donné à ses agents des instructions pour s'appuyer sur l'Autriche, contre la Prusse. Cependant, jusque vers le milieu du XIXe siècle, la question pouvait se discuter. Mais à partir de l'avènement de Bismarck, comment douter encore ? Tandis que le danger était à Berlin, on continua de le voir à Vienne. On s'obstina à soutenir la Prusse, protestante et " libérale ", contre l'Autriche, " ultramontaine et absolutiste ". Fatal anachronisme, grand et terrible contresens de notre histoire qui nous a coûté si cher. D'une Allemagne dispersée, " des Allemagnes ",

nous avons fait, de nos propres mains, une Allemagne unie sous le sceptre de la Prusse ; d'une " mosaïque disjointe ", suivant le mot du prince de Buelow, nous avons, nous-mêmes, rassemblé les morceaux. Politique "des grandes agglomérations ", disait Napoléon III. Hélas ! en laissant démembrer le Danemark et écraser l'Autriche, il prépara les revers et le démembrement de la France.

Aujourd'hui, il s'agit de savoir si, la leçon de 1870-1871 ayant si mal servi, la leçon de 1914-1915 servira. Il s'agit de savoir si les mêmes erreurs, les mêmes illusions, les mêmes oublis funestes vont recommencer. Cela dépend en partie de vous, instituteurs et institutrices. Relisons ensemble, si vous le voulez bien, le préambule des traités de Westphalie, de Nimègue, de Ryswick : " Pour établir une paix durable et perpétuelle entre Sa Majesté très chrétienne et l'empire germanique, etc. " et le discours de Vergniaud, après Jemmapes : " Il a péri beaucoup d'hommes, pour qu'il n'en périsse plus !... " Rappelons-nous Bonaparte, après le traité d'Amiens, acclamé comme le dieu de la paix, et, à la veille de 1870, les adresses de la Ligue de la paix aux étudiants d'outre-Rhin, à l'heure même où Bismarck nous jouait encore une fois dans l'affaire du Luxembourg !

Les peuples ne voient que le moment présent, ils sont simplistes ; l'histoire, elle, est complexe et elle est lente. Vous, éducateurs de la jeunesse, vous devez prêcher la patience et expliquer pourquoi il faut être patient. Vous pouvez prendre le recul nécessaire pour juger sainement les choses. Aux yeux de ceux qui savent, qui raisonnent, qui comprennent, cette guerre n'est pas un accident, c'est un épisode de la lutte séculaire, un anneau de la chaîne. Expliquez tout cela à ceux qui vous entourent. Faites-les descendre du royaume de la chimère. Faites-leur toucher du doigt la réalité vivante, notre histoire, notre chair et notre sang : d'abord, cette grande politique si habile, si avisée, de l'ancienne France, pour laquelle, vous, instituteurs républicains, vous n'inspirerez jamais assez d'admiration à vos élèves, cette politique qui tantôt brisait par les armes le cercle de fer de la monarchie universelle, tantôt défendait les libertés germaniques — et la nôtre — contre l'oppression de dynasties ambitieuses ; puis, par une fatale erreur, l'abandon de cette sage politique, et la France contribuant à élever la formidable puissance qui est devenue pour elle un péril de toutes les heures. Faites comprendre autour de vous qu'on ne répare pas en un jour une série de fautes séculaires, et qu'en tout cas, si l'on veut en détruire les pernicioeux effets, il faut s'y préparer sans relâche, et tout subordonner à cela, et ne penser qu'à cela ; qu'il ne suffit pas,

quand la guerre éclate, d'aller se faire tuer bravement, comme font toujours les Français ; que rien ne s'improvise, surtout la guerre, et que, s'il est beau de repousser l'invasion, il est mieux de l'empêcher.

RÈGLEMENT D'UNE BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE (Extrait d'une conférence de M. Aegidius Fauteux, de la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal—26 octobre 1915). — C'est à bon droit sans doute que nous sommes toujours curieux des choses de France, que nous suivons les mouvements de son histoire, que nous nous préoccupons de son avenir. Car la France, c'est toujours pour nous la mère-patrie. Qu'elle " repousse l'invasion " et qu'elle " l'empêche " à l'avenir, comme parle M. Deschanel, en s'appuyant sur les vraies données de son passé historique si glorieux, voilà le vœu de tous les Canadiens, restés de cœur fils de France. Mais cela ne nous amène pas, bien au contraire, à nous désintéresser de notre propre vie nationale. Parmi les événements notables de notre vie mont-réalaise, il faut noter, en septembre dernier, l'inauguration de la nouvelle bibliothèque Saint-Sulpice. Dans une conférence qu'il donnait, à la salle même de la susdite bibliothèque, son gardien, M. Aegidius Fauteux, a heureusement exposé ce qu'il faut entendre et comprendre par une bibliothèque catholique. Nous voulons reproduire ici cette partie, substantielle s'il en fut jamais, de l'étude de M. Fauteux, qui constitue comme le programme d'action, à la fois prudent et large, d'un lecteur catholique qui veut s'instruire avec intelligence et discernement.

Dans toute bibliothèque catholique — disait donc M. Fauteux — les livres se partagent en trois catégories : 1o Les livres prohibés qui ne se prêtent qu'à un nombre restreint de personnes ayant qualité pour les lire ; 2o—Les livres simplement dangereux que l'on peut prêter impunément à plusieurs en tenant compte de leur âge, de leur éducation ou de leur tempérament, mais qu'il serait imprudent de confier à un plus grand nombre d'autres moins bien armés ou moins mûris ; 3o—Enfin, les livres inoffensifs qui peuvent être lus de tous ou à peu près.

Sur le chapitre des livres prohibés, il est bien entendu que nous n'avons qu'une loi. Ces livres ne sont prêtés qu'à ceux qui ont qualité pour les lire. Pourquoi trouverait-on étrange que, bibliothèque catholique, nous suivions les prescriptions de l'Eglise? C'est le contraire qui serait singulier. Il n'y a d'ailleurs rien de plus sage et de plus juste que la législation de l'Index. Francisque Sarcey, qui était un homme rond, c'est-à-dire carré dans ses opinions, a, quoique libre-penseur, écrit sur ce sujet une page du plus clair bon sens. Permettez que je vous la lise: "C'est à mon jugement, dit-il, un des lieux-communs de la déclaration libre-penseuse que de crier contre la Congrégation de l'Index et les condamnations qu'elle porte sur certains livres. Comment! Voilà des hommes qui ont un ensemble de croyances, qui sont chargés de les protéger contre toutes les attaques du dehors, qui font de ce devoir une affaire de conscience; ils lisent un ouvrage qu'on vient de publier et ils disent à ceux qui partagent la même foi: "Prenez garde! les idées répandues dans ce livre sont propres à ébranler les principes sur lesquels repose notre croyance commune. Vous pourriez, sans vous en apercevoir, y prendre un secret plaisir et vous abandonner à des nouveautés hardies; elles couvrent un piège, nous vous en avertissons, abstenez-vous." Eh bien! que trouvez-vous dans ce langage qui ne soit en tout conforme au bon sens et à la raison? La Congrégation de l'Index n'agit pas par d'autres voies que la critique littéraire. *L'Homme qui rit* est mis en vente. Que faisons-nous, nous journalistes, à qui l'oeuvre paraît grotesque? Nous nous écrions sur tous les tons: "Ne vous avisez pas de lire ces quatre volumes, ils sont mortellement ennuyeux, vous courriez risque d'y perdre l'usage du bon sens et le goût de la bonne langue. Cela est tout à fait insupportable et ridicule." Qu'est-ce autre chose, s'il vous plaît, qu'une condamnation en forme de livre, qu'une mise à l'index? Ceux qui n'ont point foi en nous ne nous croiront pas sur parole, la chose est évidente, et ils n'en achèteront pas moins, malgré nos conseils, les quatre volumes de *L'Homme qui rit*... Notre office était de prévenir le public, nous l'avons accompli. C'est son affaire, ensuite, de nous écouter ou non. Il est maître de ses folies et agit à sa guise. Le raisonnement est le même pour la Congrégation de l'Index. Elle aussi remplit un devoir en avertissant les fidèles des dangers qu'ils courent; faut-il lui en vouloir si elle s'en acquitte en conscience?... "

Oh! je sais bien que, dans notre époque émancipée, il en coûte à beaucoup de catholiques de se soumettre à cette tutelle. Cela est assez naturel; nous n'aimons pas ce qui nous gêne. Quel est celui d'entre nous qui ne

s'est jamais surpris à répéter le cri de Barberousse: " Saladin est bien heureux; il n'a pas de pape pour l'empêcher de faire ce qu'il veut "? Et pourtant, non, nous sommes plus heureux que Saladin; le pape nous protège contre nous-mêmes. Sans doute, il peut arriver qu'un livre prohibé ne nuise pas à celui qui le lit; mais presque toutes les chances sont qu'il en sorte diminué. Et pour notre part, selon le sage proverbe américain, nous aimons mieux une clôture à la crête du rocher qu'une ambulance au bas du précipice. Plusieurs fois déjà, nous nous sommes vus dans la pénible obligation de refuser certains livres prohibés, surtout à des jeunes gens qui cèdent plus facilement à l'attrait du fruit défendu. La plupart ont eu le bon goût de ne pas insister, mais il y en a quelques-uns, évidemment plus à cheval sur la *Déclaration des Droits de l'homme*, qui se rebiffent. " Pourquoi ces ouvrages sont-ils au catalogue? ", nous décochent-ils avec assurance du haut de leurs vingt-deux ou vingt-trois ans? Nous pourrions nous contenter de hausser les épaules. Mais nous tâchons toujours d'être très polis et nous leur répondons simplement qu'un catalogue est un catalogue. Les pharmaciens ont à leur catalogue toutes sortes de poisons, mais cela ne veut pas dire qu'ils les distribuent à tout venant. Il y a, par exemple, dans les oeuvres complètes de Diderot certains ouvrages dont Carlyle a pu dire que quiconque les lit, y fût-il même obligé par métier comme critique littéraire, devrait ensuite se plonger dans l'eau courante, changer de vêtements et rester impur jusqu'au soir. Comment voulez-vous qu'il y ait à hésiter lorsqu'un de ces ouvrages, comme il arrive, nous est demandé par un jeune homme qui n'est certainement pas un critique littéraire et qui, souvent, n'est même pas un lettré? Et dire qu'il y a tant d'autres livres, aussi captivants, qui ne troublent pas les idées et ne souillent pas les âmes!

Si, des livres nettement prohibés, nous passons aux livres qui ne sont que relativement dangereux, la ligne de conduite à suivre n'est plus aussi simple. Tout dépend de l'idée plus ou moins haute que se font les bibliothécaires de leur responsabilité morale. Les bibliothèques, on le sait, partagent avec la langue d'Esope la rare distinction d'être à la fois ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Il n'y a rien de meilleur pour édifier et il n'y a rien de pire pour détruire. Et qui sait si, en somme, elles ne détruisent pas plus qu'elles n'édifient? Tout le monde connaît le sanglant reproche adressé par Jules Vallès au journalisme, cet autre instrument à deux tranchants. Or, non moins que le journal, les bibliothèques, surtout de nos jours, font travailler les juges et pleurer les mères. Combien de jeunes gens, combien de jeunes filles, qui font aujourd'hui la

honte de leurs honorables familles, doivent leur funeste dégringolade à la lecture imprudente d'un livre dangereux, il y a dix ans peut-être ! Que n'y a-t-il eu quelqu'un pour leur crier : gare ! à la porte de cette bibliothèque trop facile où la fatale curiosité les avait entraînés ! Vous connaissez tous le *Regard jeté dans une mansarde*, cet admirable poème dont Victor Hugo ne savait peut-être pas, lorsqu'il l'écrivait, qu'il serait à lui-même sa condamnation. Permettez-moi cependant de vous en relire quelques vers. Ils sont si beaux qu'ils vous reposent de ma prose et ils sont si vrais que nous en profiterons.

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre,
Prends garde, enfant ! coeur tendre où rien encor ne souffre,
O pauvre fille d'Eve, ô pauvre jeune esprit,
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie,
Avec son oeil de flamme, il t'espionne, il rit !

Oh ! tremble, ce sophiste a sondé bien des fanges ;
Oh ! tremble, ce faux sage a perdu bien des anges.
Ce démon, noir milan, fond sur les coeurs pieux
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles,
Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux !

Il compte de ton sein les battements sans nombre.
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son oeil.
Et, comme un loup rôdant, comme un tigre qui guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poète,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil.

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin, dans quelque verte allée,
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur.

Malheureusement, il n'y a pas que Voltaire qui guette les faibles âmes. Ce sont les romans qui constituent le principal danger d'une bibliothèque. L'on ne se contente plus guère aujourd'hui des honnêtes et romanesques fictions qui faisaient les délices de nos mères. C'est, paraît-il, une nourri-

ture trop fade. A nos palais blasés il faut plus de piquant. C'est là le grand problème que se pose continuellement le bibliothécaire conscient de sa responsabilité. Comment concilier la sauvegarde des consciences délicates avec la nécessité d'apaiser un juste appétit de lecture ?

Une chose certaine, c'est que, dans notre hôtellerie, nous ne vendons pas de boissons enivrantes aux mineurs intellectuels. Et personne n'ignore que l'on peut être intellectuellement mineur à trente ans aussi bien qu'à dix-huit. L'écriture ne nous parle-t-elle pas d'enfants de cent ans — *pueri centum annorum*? On prétend que Mithridate, roi du Pont, soupçonneux de son entourage, avait conçu l'idée de s'immuniser contre le poison en s'en administrant des doses progressives. Il s'y accoutuma si bien, paraît-il, que lorsqu'il voulut à la fin s'empoisonner lui-même, il n'y réussit pas. Beaucoup de gens prétendent de même être immunisés contre le livre. Ils disent qu'ils ont tout lu et qu'ils n'ont plus rien à craindre. Croyez que la plupart du temps ils se vantent. Il y a bien peu de Mithridates du livre. Cependant j'admets que certaines personnes, étant donné leur caractère plus sérieux ou leur plus grande expérience de la vie, sont plus capables que d'autres de supporter la lecture de tel roman capiteux. Mais comment les découvrir ? Quelquefois, c'est facile, mais le plus souvent, c'est fort difficile. Nous ne sommes malheureusement pas des Asmodées et nous n'avons pas l'avantage de soulever les crânes, comme il soulevait les toits, pour y découvrir le degré de murescence de telle ou telle cervelle. Ce n'est pas en deux mots de conversation au comptoir que nous pouvons jauger la capacité réceptive de celui-ci et de celui-là. Il est très possible que nous fassions à un jeune homme très sérieux l'injure imméritée de lui refuser tel ouvrage plus ou moins sujet à caution, tandis que nous avons eu le tort de le prêter sans hésitation, sur la foi de sa barbiche grise, à une tête plus vieille, mais légère. Nous risquons de nous tromper et nous nous trompons certainement. Mais, en attendant de vous mieux connaître, mesdames et messieurs, ne nous blâmez pas trop de faire pour le mieux.

De la troisième catégorie, celle des livres inoffensifs ou à peu près et qui peuvent être lus de tous, je ne dirai que peu de chose. Il est possible que nous ne soyons pas d'accord avec tout le monde sur la définition précise du livre inoffensif. La chose est à ce point possible qu'elle est arrivée déjà. Une brave mère de famille nous renvoyait dernièrement sa fille avec un livre que nous lui avions prêté et elle la chargeait de nous dire qu'elle était bien surprise de voir de pareils ouvrages dans une bibliothèque de sulpiciens. La rebuffade était sévère et elle nous a fort marri. Comment

cela se pouvait-il ? Il nous semblait avoir pris toutes les précautions pour ne laisser circuler dans les familles que des romans de tout repos. J'ai parcouru le roman incriminé et j'avoue que je n'ai pas réussi à y trouver de quoi fouetter un chat. C'était tout simplement un de ces romans modernes mais honnêtes, dont nous avons cru devoir renforcer le stock vénérable de Zénaïde Fleuriot et de Mme Raymond pour donner à notre bibliothèque une couleur moins vieillotte. Il était lisible, sans être bébête. Hélas ! Comme il est difficile de contenter tout le monde ! D'un côté, l'on nous reproche d'être trop sévères ; de l'autre, l'on nous accuse d'être trop larges. Mesdames et messieurs, priez pour les bibliothécaires !

Il ne nous reste qu'à conclure, et la conclusion de tout ce qui précède, c'est que nous ne nous instruirons jamais trop, nous Canadiens français, en nous efforçant de maintenir nos aspirations à la hauteur de nos traditions.

Avec l'année nouvelle, nous commencerons, en janvier prochain, la publication de documents inédits, relatifs à l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire canadienne, que l'un de nos collaborateurs, M. Montarville Boucher de la Bruère, veut bien extraire pour nous de la correspondance de Sir Louis-Hippolyte La Fontaine, correspondance dont il a la garde en sa qualité de préposé aux archives du Canada en résidence à Montréal.

De même, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de recevoir de M. le chanoine Desgranges la suite des "Choses vues" à propos de la guerre, qui ont tant intéressé notre public. Cette série — de juillet à la fin d'octobre — nous tâcherons de la publier dans notre livraison de janvier.

En attendant, au seuil bientôt de l'an nouveau, nous souhaitons aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, dont la sympathie nous est si précieuse, une bonne, heureuse et sainte année.

Elie-J. AUCLAIR,

Professeur à l'Université Laval,

Secrétaire de la Rédaction.

Le Français et l'Annonce



A vraie note française, ce n'est pas dans les annonces de journaux, ni dans les circulaires commerciales, ni dans les en-têtes de lettres, ni dans les cartes d'affaires de nos négociants qu'il faut aller la chercher.

Là, plus que partout ailleurs, les anglicismes, les barbarismes, les traductions serviles et mal faites abondent.

La page des petites annonces de nos journaux quotidiens est remplie d'expressions méli-mélesques.

En voici quelques échantillons pris dans une seule page :

— “ Charretiers demandés pour tombereaux (aussi une *dompeuse* seule) pour charbon *lousse*. ”

— “ Couseur de *turns* demandé. ”

— “ *Fille générale* demandée. ”

— “ Homme demandé pour voyager *dans (!) l'épicerie* et les vins. ”

— “ On demande des *rouleuses* et des *buncheuses* de cigares. ”

— “ *Examineuse* d'expérience dans le *fittage* des chaussures. ”

— “ A vendre, 500 *parts préférentielles* (actions privilégiées) ”...

— “ *Terre claire* (libre) de toute hypothèque. ”

Comme véhicule éminemment propagateur de termes propres ou impropres, il n'y a rien de comparable à nos journaux.

L'acheteur désirant se procurer un objet, dont il a vu l'annonce dans une gazette, désignera infailliblement cet objet par le terme indiqué. De là vient l'importance pour notre langue que chaque article soit désigné par le terme approprié.

Certains grands magasins, tels que Dupuis Frères, Almy, Arsène Lamy, L.-N. Messier, à Montréal, et, à Québec, la Compagnie Paquet, Laliberté, etc., se réservent des pages complètes de nos grands quotidiens et en confient le soin à un rédacteur d'annonces plus ou moins qualifié sans que la rédaction du journal ait à s'en mêler. Ces pages-réclames se ressentent du plus ou moins de compétence, d'esprit patriotique et de bonne volonté, de celui à qui la charge en est attribuée. Des maisons de cette importance, pour leur renom et l'honneur de la race canadienne qu'ils ne manquent pas d'exalter dans leurs tintamaresque "ventes patriotiques", ne devraient nommer à cet emploi que des hommes ayant du vocabulaire commercial français la connaissance la plus parfaite.

Si l'on suit attentivement les pages-réclames de Dupuis Frères, d'Almy, etc., on voit qu'il y a sur ce point une considérable amélioration.

On ne dit plus :

Mop, mais VADROUILLE ;

Freezer, mais SORBETIÈRE ;

Grape fruits, mais PAMPLEMOUSSE ;

Pine apple, mais ANANAS ;

Beurre de peanut, mais ... DE PISTACHES ;

Yoke, mais EMPIÈCEMENT ;
Frill, mais RUCHE ;
Net à cheveux, mais RÉSILLE ;
Chaussons (demi-bas), mais CHAUSSETTES ;
Corn flakes, mais FLOCONS DE MAÏS ;
Tordeurs, mais ESSOREUSES ;
Moulin, mais MACHINE (à laver, à coudre, à tricoter) ;
Sweaters, mais CHANDAILS ;
Guillaume, mais GUINGAN ;
Floss ou *flâse*, mais FILOSELLE ;
Rideaux à ressorts, mais STORES ;
Rideaux de portes, mais PORTIÈRES ;
Fixtures, mais GARNITURES ;
Leghorn, mais PAILLE DE LIVOURNE.

* * *

Certains annonceurs prétendent que, s'ils emploient le mot français, ils ne seront pas compris.

Cette objection a de la valeur jusqu'à un certain point, mais elle est facile à résoudre.

Pour cela, il n'y a qu'à employer le véritable mot français et à mettre, entre parenthèses, le mot populaire, en caractères moins voyants, si possible :

CHANDAIL (sweater).

MOUFLE (mit).

ANANAS (pine apple).

VACHERIE (dairy).

Après quelque temps, le mot français sera popularisé, et on pourra enlever le mot vicieux mis d'abord entre parenthèses.

* * *

Le mot *set* commence à se faire plus rare. Souhaitons qu'il disparaisse complètement. En effet, n'est-il pas à propos de dire, au lieu de *set* :

JEU d'avirons.

COLLECTION de livres.

GARNITURE de boutons.

SERVICE à fumer.

BATTERIE de cuisine.

PARURE de fourrures.

SERVICE à liqueurs.

TROUSSE d'outils.

PAIRE de pentures.

* * *

D'autres mots ou expressions sont encore à remplacer :

Tout est réduit, par RABAIS GÉNÉRAL.

Vieux stock, par MARCHANDISES DÉFRAÎCHIES.

Charger, par FACTURER, METTRE AU COMPTE DE.

Couper, par RÉDUIRE (les prix).

Collections, par RECOUVREMENTS.

L'express, par LES MESSAGERIES.

Gilet simple breast, par VESTON DROIT.

Paiement mensuel de, etc., par MENSUALITÉ DE, ETC.

Bargain, par SOLDE.

Cent ou centin, par SOU.

On hésite à accepter le mot "sou", ne sachant comment l'abrégé. On écrit bien 10 c., 10 cts, mais, quand il s'agit de dix sous, faut-il nécessairement écrire les quatre lettres s-o-u-s ? Cela semble trop long. — Ne pourrait-on pas écrire : 10 s., ou .10, ou \$0.10.

* * *

Voici quelques fautes propres à notre pays qu'il faudrait faire disparaître des cartes d'affaires et des en-têtes de lettres :

1o L'omission d'un trait d'union entre les prénoms. Ex. : Jean Charles, pour Jean-Charles ; Georges Henri, pour Georges-Henri.

Si on n'écrit que les initiales des prénoms, on y insère le trait d'union quand même : J.-C. Trudeau ; G.-H. Larose, etc.

2o Le remplacement d'un trait d'union par un point entre l'abréviation ST ou STE, et le nom qui suit. Il faut écrire St-Jean, Ste-Catherine, St-Denis, et non St. Jean, Ste. Catherine, St. Denis.

Le mieux serait d'écrire : S.-Jean, S.-Catherine, S.-Denis.

3o L'abréviation de Province de Québec est P. Q., et non *Que*, comme en anglais.

40 L'abréviation de Charles est CHS, et non CHAS. Georges prend préférablement une s en français.

50 La première lettre des mois de l'année et des jours de la semaine doit être une minuscule et non une majuscule, comme en anglais. Ex. : le mardi, 4 avril, et non *Mardi*, le 4 *Avril*.

60 Les mots : auditeur, encanteur, évaluateur, résidence, qui sont des anglicismes, devraient être remplacés par expert-comptable, commissaire-priseur, estimateur, domicile ou demeure.

70 L'abus des majuscules est emprunté à l'usage anglais. Ex. : Nous Avons De Beaux Habits A Vendre, pour : Nous avons de beaux habits à vendre. Cette faute est également faite dans les circulaires commerciales et dans les annonces des journaux. Voici ce qu'en a dit Buies :

La majuscule, c'est l'indice le plus irrécusable de la prétention, de l'orgueil sot, de la bouffissure et de la suffisance. Elle est devenue une véritable épidémie dans notre journalisme, une épidémie qui a envahi et qui submerge notre minuscule littérature. Disons entre parenthèses, pour nous consoler un peu, que c'est une épidémie essentiellement anglaise ; mais nous abusons de la liberté d'emprunter, et nous ne savons plus où est la limite, comme ceux qui n'ont jamais monté un cheval ne savent plus où ni quand s'arrêter quand ils sont dessus.

Les majuscules dans notre journalisme ! mais c'est un torrent. Elles ont l'air de vouloir entraîner toutes les lignes où elles débordent : elles feraient pencher le journal tout d'un côté, si elles n'étaient retenues par les majuscules de la page en regard ; elles émaillent les colonnes des promontoires, et c'est à peine si l'on peut lire les lettres qui les accompagnent, tant elles les masquent de leur ombre immense !

80 *Co.* est l'abréviation anglaise de Comté. En français, on écrit S.-Jean-Baptiste de Rouville, ou Cté de Rouville, ou mieux, S.-Jean-Baptiste (Rouville), en mettant le nom du comté entre parenthèses. C'est ce qu'on fait en France pour indiquer le nom du département. Ex. : Courbevoie (Seine) ; Lille (Nord) ; Lyon (Rhône), etc.

* * *

Dernièrement, le propriétaire d'une cordonnerie vint me demander de l'aider à rédiger une circulaire commerciale et m'expliqua ainsi ce qu'il voulait dire au public :

— Je fais du " quick shoe repairing " à la machine. Je pose des " rubber heels " à la machine aussi, et avec des vieilles bottines, j'en fais des neuves " while you wait ". Les personnes qui ne veulent pas se déranger n'ont qu'à m'appeler au téléphone. J'envoie un petit garçon chercher les chaussures et je les retourne après les avoir bien raccommodées, rendues solides, avec un bon " shine ", etc.

L'un aidant l'autre, nous fîmes la circulaire suivante :

Vos chaussures recousues, ressemelées, lustrées, caoutchoutées, remises complètement à neuf par des procédés mécaniques, vous seront rendues à l'instant, si vous les confiez à la

CORDONNERIE MECANIQUE.

Ne vous dérangez pas ; appelez Est 4381, et vos chaussures, prises à domicile, vous seront bientôt rendues, belles, luisantes, solides, meilleures que des neuves.

Etienne BLANCHARD, p. s. s.

331 est, Sainte-Catherine, Montréal.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

“ CAUSONS ”, par le Père Louis Lalande.

Ce titre — *Causons* — du nouveau livre qu'il vient de donner au public canadien convient admirablement au talent, au style et au genre du Père Lalande. Car partout, au parloir des jésuites, à sa chambre, dans un salon, dans un wagon de chemin de fer, ou même en chaire quand il prêche, le Père Lalande est avant tout un *causeur*.

Tout le monde connaît le Père Lalande. Il a passé partout, il a prêché dans toutes les églises, il a confessé des milliers de pécheurs et de pécheuses. Il a même dit à l'une de ces dernières, dans une préface (1) qu'on n'oublie pas : “ Allez... et recommencez ”. Il a toutes les audaces, celles, je veux dire, qui sont de bonnes et saintes audaces. Ses rares aptitudes au bien-dire, son savoir-faire élégant et distingué lui ouvrent toutes les portes des maisons et des coeurs. On ne compte plus les retraites et les triduums qu'il a présidés. Il fit ses premières armes de prédicateur, si j'ai bonne mémoire, au *Gésu*, rue Bleury, dans un *carême* retentissant. Il lui est arrivé, plus d'une fois, de s'élever, en chantant les gloires de la religion ou en fustigeant les travers de la société, jusqu'à la plus haute et la plus réelle éloquence. Mais — j'ai confiance qu'il ne m'en voudra pas de le dire tel que je pense — il est d'abord, avant tout et par-dessus tout, un *causeur*, c'est-à-dire un homme qui dit les choses avec abandon autant qu'avec aisance, avec charme autant qu'avec force. Irai-je jusqu'à prétendre que, parfois, dans ses discours et dans ses conférences, on a pu regretter trop d'abandon, de laisser-aller, de familiarité? Ce serait osé de ma part. En fait, dans tous les cas, ses innombrables auditeurs—depuis vingt-cinq ans qu'il parle et qu'il prêche—en conviendront, le Père Louis Lalande est l'un des plus solides et des plus populaires ouvriers de la bonne parole que nous avons au Canada.

Or, ce jésuite beau parleur est aussi un écrivain de valeur et, quand il écrit, tout comme quand il parle, il *cause*. C'est pourquoi sans doute, naturellement et spontanément, quand il publie quelque volume, le titre qui vient à sa plume alerte c'est *Entre amis* ou encore *Causons*.

On a dit de *Causons* : “ C'est un beau livre et c'est une bonne oeuvre. ” En effet, c'est bien cela. Et je voudrais en convaincre tous ceux qu'inquiètent et que troublent les doutes embarrassants et les soucis moraux an-

(1) Préface de *Mon Premier Péché*, par Madeleine.

goissants de tant de leurs contemporains. La vie apporte si souvent et de si nombreuses désillusions ! On s'était promis au sortir du collège d'être un homme de devoir et de marcher droit toujours. Les tentations sont venues et les occasions aussi. Le *Maurice Lejeune* du Père Lalande est de tous les temps, et il a tous les âges. Il est sincère, pas toujours, mais assez souvent. Il souffre plus souvent encore. Il voudrait être meilleur. Son cœur est blessé, ici ou là. Sa conscience n'est pas sans reproches ! Alors, quoi ? Il lui arrive que la vertu fait peur chez lui à la vérité. Avec ça que la vérité, la vraie, est toujours mystérieuse par quelque endroit. On se dit : " A quoi bon ! " On ferme les yeux pour mieux s'étourdir, et on s'en va, dans la vie, comme au hasard. A certaines heures pourtant, on se réveille. Les croyances vives de l'enfance et de la jeunesse ont comme un sursaut dans l'âme attiédie et refroidie. On se dit — je l'ai entendu de mes oreilles — : " Si c'était vrai, tout de même ! " Je souhaite à tous les *Maurice Lejeune* de connaître et d'étudier le *Causons* du Père Lalande. Et j'ose demander à tous mes confrères du saint ministère et de l'enseignement, ceux-ci pour prévenir, ceux-là pour tenter au moins de guérir, de répandre et de faire connaître ce bon livre, cet excellent précis d'apologétique.

Deux citations, la première d'Henri Beauvais (*Le Devoir*—20 novembre) et l'autre d'Ernest Bilodeau (*Le Nationaliste*—21 novembre), me permettront de situer le genre, le ton et la réelle valeur aussi de ce livre captivant. Ces écrivains ont écrit justement ce que j'aurais voulu dire, et dans des termes que je n'aurais peut-être pas su imaginer. Ils me pardonneront de prendre mon bien où je le trouve, à même le leur, sans scrupule et... avec gratitude.

" Le prédicateur si apprécié du Jésus et de tant de chaires du Canada et des Etats-Unis—écrit M. Henri Beauvais—se retrouve là tout entier avec ses qualités habituelles de psychologue, de fin lettré, de théologien, avant tout d'apôtre. " En rapport avec des âmes diverses ", se mouvant pour ainsi dire " dans le monde intérieur des consciences, autrement peuplé et vivant que le monde extérieur s'agitant sous nos yeux ", il a pu " regarder " la vie, dans " toute sa poignante réalité ". Il a rencontré, le long de son ministère, beaucoup de cœurs malades et d'esprits tourmentés, il a entendu les plaintes innombrables des meurtris de l'existence, il a écouté " les objections ", sans nombre elles aussi, qui naissent comme spontanément ou que l'on cueille dans les livres et les revues, les unes " sincères ", la plupart fruits " de l'ignorance, de l'intérêt et de la légèreté mondaine ", et c'est pour aider " tous ceux qui luttent, qui doutent et qui souffrent ",

que sa plume vigoureuse et alerte, venant à la rescousse de sa parole ardente, a écrit ces trois cents pages, claires, substantielles, chaudes, prenantes. — Le Père Lalande a adopté la forme dialoguée. Elle s'accorde bien à son talent souple et varié. Elle lui permet de s'élever facilement du ton badin, légèrement ironique, aux puissantes envolées, où semble se prolonger comme un écho de ses prédications. Du reste, il est toujours à son aise, qu'il s'agisse de décrire un paysage, de camper un personnage bien vivant, de bâtir un raisonnement fortement lié, ou encore de conduire pendant plusieurs pages une discussion serrée jusqu'à donner parfois l'illusion de deux combattants réels luttant en champ clos. Qu'on lise, à la page 163, les " dogmes momifiés " et qu'on me dise si on ne croit pas entendre le cliquetis de deux épées qui se croisent, si on ne sent pas ses nerfs se tendre et sa poitrine comme haleter sous le coup du plus vif intérêt..."

" Dans l'édifice que vient d'élever le Père Lalande—écrit de son côté M. Ernest Bilodeau—c'est mieux qu'un espoir qui s'abrite en sécurité, c'est une consolation, c'est une confirmation, c'est une conviction, complète, parfaite, finale. On pose le livre avec le sentiment d'être plus éclairé, plus appuyé, plus outillé, et par conséquent plus solidement heureux qu'on ne l'était avant de l'ouvrir. Les doutes subtils qu'avaient éveillés dans l'âme des objections banales mais affirmées avec aplomb, l'auteur de ce livre vigoureux les fait voler autour de lui comme les copeaux sous la varlope du diligent menuisier ; les sophismes courants, il les renvoie d'un mot ou d'une brève citation dans le néant d'où ils procèdent ; la suffisance ignorante des libres-penseurs de notre temps, il la démasque d'un mot ou d'un rappel, et la laisse démasquée, impuissante et rougissante. En même temps, et d'une main preste qui ne nous laisse pas le temps de goûter l'âcre saveur de l'effort, il nous glisse le remède, la solution, la citation de saint Thomas d'Aquin, du Père Van Tricht, de Garcia Moreno, de Brunetière, de Pasteur. Et toujours la vérité éclate, fulgure et console avec douceur notre pauvre âme chancelante, faite pour la souffrance et la recherche de la vérité, recherche douloureuse souvent parce que mal inspirée et mal dirigée..."

Je n'ajouterai qu'un mot à ces appréciations, très justes, il me semble, et tout à fait au point, et ce sera pour recommander une dernière fois ce livre utile à tous ceux que le doute travaille — ils sont plus nombreux qu'on ne pense — et qui aiment à causer avec un homme d'esprit qui sait convaincre sans froisser. Le Père Lalande est jésuite, et il y paraît de bien des façons. C'est un homme vraiment distingué avec lequel il y a tout à gagner à ouvrir l'oreille ou l'oeil quand il dit ou qu'il écrit : *Causons*. Je viens d'en faire de nouveau l'expérience et j'en suis ravi.

Ce nouveau livre du Père Lalande, très bien imprimé et de lecture facile, est édité par la maison Arbour et Dupont, les imprimeurs de l'archevêché depuis trente ans. De ce point de vue spécial, le volume fait vraiment honneur à ses éditeurs, comme du reste, à tous les autres, à son auteur.

E.-J. A.

* * *

MILLE MOTS ILLUSTRES, par l'auteur du *Dictionnaire du bon langage*, M. l'abbé Etienne Blanchard, p. s. s. — Chez l'auteur, au presbytère de Saint-Jacques, 331, Sainte-Catherine (est), ou dans les principales librairies de Montréal.

Dans cette brochure (112 p., 8 x 5.5 pcs) d'un genre tout à fait nouveau, un millier d'objets usuels sont étiquetés de leur nom véritable. A la fin, une table alphabétique permet de trouver facilement la gravure en cherchant les noms soit français, soit anglais, soit vulgaire de l'objet. Les maisons d'éducation peuvent l'employer tout à la fois comme dictionnaire aide-mémoire et manuel de leçons de choses. L'explication des gravures fera acquérir aux élèves une foule de connaissances pratiques. Prix de l'ouvrage, 25 sous; port 4 sous. — *PALER AUX YEUX, tel a bien été le but de l'auteur dans le présent ouvrage. — L'écriture, certes, est très précieuse pour l'acquisition des connaissances pratiques, mais l'illustration l'est davantage. Si, par des mots écrits, on donne " de la couleur et du corps aux pensées ", de quel secours les mots illustrés ne sont-ils pas pour l'esprit et la mémoire? Quand il s'agit de désigner les articles de commerce, les outils et même les choses les plus usuelles, notre vocabulaire de mots français, à nous Canadiens, est d'une désolante pauvreté. C'est ce vocabulaire qui est enrichi par le moyen de la gravure. — Les 27 planches de mots illustrés contenues dans cet ouvrage ont été imprimées en feuillets dépliant avec la page explicative en regard. Ces feuillets se vendent assortis (pas moins de cent); 50 sous le cent, \$4.00 le mille. Il suffit d'indiquer le numéro et la quantité désirée de chacun d'eux. Peu coûteux et par là faciles à distribuer périodiquement dans les classes, ils ont l'avantage de stimuler chaque fois le zèle des élèves pour l'étude des mots de notre langue.*

* * *

CATALOGUE DE PHILOLOGIE, par le même abbé Etienne Blanchard.

Ce catalogue (40 p., 10 pcs x 7 pcs) est publié par le *Comité permanent des Congrès de l'Enseignement secondaire de l'Université Laval*. Il a pour but de diriger les philologues dans l'étude à fond de la langue française et

il indique les prix, le nom des éditeurs, etc., d'une foule de livres rares et peu connus qui seraient très utiles aux studieux et aux bibliophiles désirant enrichir leur bibliothèque d'un rayon spécial de philologie. — Prix: 25 sous; franco, 27 sous.

* * *

LE MOIS DES FRUITS, par un Religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.
1 vol. in-16 de 356 pages. Prix: 1 fr. 25. — Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

La nouvelle édition de ce petit livre est honorée d'une lettre du T. R. Père Monsabré. L'ouvrage est un hommage à Notre-Dame du Rosaire, à qui le mois d'octobre est spécialement consacré. L'auteur suit les quinze mystères et en fait l'objet de trente lectures ou méditations, pleines de doctrine, d'affections pieuses, de résolutions pratiques. Ce sont les fruits que l'âme recueille et qui sont comme la suite du mois des fleurs, où la nature et les chrétiens honorent la très Sainte Vierge.

Cet ouvrage fait pendant au mois de Marie. On y trouve des pages délicieuses, qui éclairent l'esprit, excitent la piété et portent à la sanctification de tous les actes de la vie.

* * *

ALLOCUTIONS POUR LES JEUNES GENS, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'école Massillon. Première Série. 3e édition. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr. — Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

Voici un recueil d'excellentes allocutions. Adressées à des enfants de petite division, elles sont admirablement adaptées à leur âge, et en même temps la forme ne laisse rien à désirer. Elles ont toujours été rédigées avec le soin que suppose une intelligence vraie du respect dû à la parole publique et surtout à la prédication.

Les titres des sujets traités donneront une idée du contenu de l'ouvrage. Ce sont: Attendre — Maintenir — L'Immaculée-Conception — La Rencontre — La Crise — Saint Joseph. — Chercher Jésus — La Délivrance — Le Témoignage — Dieu avec nous — La Vie Eucharistique — En haut les coeurs — La Joie — La Reconnaissance — L'Aumône — La Foi — Connaître Jésus — Le Patronage — Le Regret.

* * *

L'INDEPENDANCE EUROPEENNE. Etude sur les conditions de la paix, par André Sardou. Brochure in-8, avec cinq cartes et croquis. Prix : 50 centimes. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Il convient d'envisager dès maintenant quelle sera la sanction du formidable effort tenté contre la " barbarie savante " par la Quadruple Entente et de définir les lois qui devront être dictées à nos ennemis dans l'intérêt de la paix du monde. C'est pourquoi l'exposé précis, substantiel, si bien fondé en droit et en fait de M. André Sardou vient à son heure. Tout d'abord, la paix, dit-il, doit être précédée de l'écrasement de la Duplice, achetée par conséquent au prix d'une lutte sans merci. Il estime, en outre, que la première condition à imposer à nos adversaires est un complet désarmement, le démembrement des empires d'Allemagne et d'Autriche et de la Turquie, la juste réparation des maux causés par eux et par leurs destructions sauvages, garantie par une hypothèque sur les chemins de fer d'Etat, les richesses minières, les douanes et une occupation temporaire. La partie la plus originale et la plus neuve du travail de l'auteur est relative aux cessions territoriales, qui devront, dans sa pensée, prendre la forme de restitutions dans certains cas et, en règle générale, se conformer aux conditions connues de la formation des nationalités, aux principes géographiques consacrés par les savants les plus autorisés. Neutres et belligérants sont, par là, intéressés au triomphe de la vraie civilisation sur la monstrueuse " kultur " allemande.

* * *

DIXMUDE. Un chapitre de l'histoire des Fusiliers Marins (7 octobre — 10 novembre 1914), par Charles Le Goffic. 1 vol. in-16 avec une carte et douze gravures. Prix : 3 frs. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Une épopée ou, comme on l'a dit, une " geste " digne du cycle chevaleresque, cet épisode émouvant de la résistance à la ruée allemande sur l'Yser. Deux fois encore, du reste, les fusiliers marins, que Joffre a appelés d'un mot historique, dans sa simplicité parlante, " ses meilleurs fantassins ", s'illustrèrent à Ypres et à Saint-Georges. Mais à Dixmude ils opéraient en enfants perdus et c'était le sort des deux Flandres qu'ils tenaient dans leurs mains. Aussi le récit de ce qui se passa aux " Thermopyles du Nord " a-t-il obtenu, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un suc-

cès d'émotion qui se retrouvera, à coup sûr, à l'apparition du présent volume. Nulle déclamation dans cet enchaînement de faits, dans cette sobre narration où revit, dans une lueur sinistre d'incendie et d'orage, l'Iliade de nos Bretons, où, comme l'a écrit l'auteur en une préface éloquente, l'héroïsme n'a rien de raide ni de compassé, où l'horreur d'un drame sans précédent ne réussit pas à entamer la " jeune gaieté de la race ". L'histoire de la grande guerre a là aussi en réserve, suivant l'élogieuse appréciation du *Times*, des éléments précieux et très sûrs : documents officiels, informations étrangères, surtout nombre de correspondances privées, de carnets de route, d'enquêtes verbales auprès des survivants, etc. Et le grand journal anglais ajoute : " Pour le récit des opérations sur l'Yser, il faudra désormais recourir à M. Le Goffic. "

* * *

LETTRES DU MAROC, par Georges Roulleaux Dugage. 1 vol. in-16 avec gravures dans le texte. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Voici un livre dont la publication a été retardée de plusieurs mois par les événements et dont l'auteur, appelé sous les drapeaux dès les premiers jours de la guerre, est actuellement encore sur le front. Mais nous présentons cependant le livre aux lecteurs avec confiance. Il n'a point vieilli et ne date point.

M. Georges Roulleaux Dugage, qui a déjà publié il y a quelques années un livre fort délicat d'impressions de voyages : *Paysages et silhouettes exotiques*, a réussi, dans ses *Lettres du Maroc*, écrites au cours d'une mission des Beaux-Arts, à nous donner une impression d'exactitude pittoresque et de sincérité vivante. Nous assistons aux silencieuses chevauchées dans le bled, aux commencements de la civilisation européenne à Casablanca, aux premières courses de Marrakech, honorées de la présence du sultan Moulay-Youssef, au départ de la *harka* contre le prétendant Moulay-el-Hibba, à la mascarade marocaine du *sultan des Tolba*, qui semble renouvelée des farces des clercs parisiens du moyen âge. Avec l'auteur, nous pénétrons dans l'intimité d'un grand seigneur religieux de là-bas, nous visitons, en pieux pèlerins, la célèbre *zaouïa* de Moulay-Idriss, où s'affirme la foi passionnée des fidèles du Prophète. Deux chapitres très curieux sont consacrés aux recoins de la cité chrétienne, aux réceptions du maghzen et de ses représentants, à la musique marocaine — étudiée tout particulièrement et d'une façon fort intéressante.

* * *

TABLETTES CHRONOLOGIQUES DE LA GUERRE. *Première série* : 1er août au 31 décembre 1914 ; *Deuxième série* : 1er janvier au 31 mars 1915. Prix : 1 fr. le volume. — Paris, Librairie Larousse.

Précédé d'un historique résumant d'une façon succincte et claire les causes de la guerre européenne, et illustré d'un grand nombre de portraits, ce petit volume donne jour par jour le bulletin des événements importants de la guerre, ainsi que le texte des principales proclamations.

La deuxième série est en outre illustrée de 30 portraits et 9 cartes des opérations militaires (Belgique, Argonne, Hauts-de-Meuse, Haute-Alsace, Lorraine, Vosges, etc.).

* * *

SUR LE FRONT : CONSIGNES DE GUERRE, par Mgr Tissier, évêque de Châlons. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

Sous ce titre, Mgr l'évêque de Châlons a réuni en volume les discours et allocutions qu'il avait prononcés dans diverses cathédrales pour combattre l'antipatriotisme et puis ceux que la guerre et l'invasion lui ont inspirés. D'où deux parties : *Avant* — *Pendant*.

Avant, l'orateur faisait appel à " l'unité nationale ". Aux ennemis de la religion il montrait ce que la religion a fait de la France au cours des siècles et flétrissait le crime de ceux qui ont prétendu en expulser Dieu.

Et *Pendant* cette longue et douloureuse guerre, au milieu des actes généreux de l'évêque patriote, les allocutions vibrantes se succèdent : Aux prêtres-soldats — La prière des enfants de France — Pour nos églises — Le rôle actuel des femmes — Les gages de la victoire. — Honnêtes hommes! bons soldats! chrétiens fidèles—Terre de France, terre de Marie, terre immortelle! — Gloire aux soldats!

* * *

NOTE AUX LECTEURS DE LA REVUE

Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la collection de la *Revue Canadienne* rendraient service à l'administration, en nous renvoyant LE NO D'AOUT 1915. Prière de l'adresser à M. l'administrateur de la *Revue Canadienne*, 471, rue Lagachetière (ouest), Montréal.

TABLES

1^o TABLE DES SOMMAIRES

JUILLET. — I. Le problème des races au Canada (*Mgr Bruchési*), p. 5. — II. L'attitude de la Belgique (*Le Père Rutten*), p. 17. — III. Nos luttes constitutionnelles (*Lionel Groulx*), p. 42. — IV. Un conseil de guerre à Montréal (*Pierre-Georges Roy*), p. 61. — V. Etude sur notre langage usuel (IV) (*Etienne Blanchard*), p. 68. — VI. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 75. — VII. Notes bibliographiques (***) , p. 92.

AOÛT. — I. A l'université d'Oxford (*Oxoniensis*), p. 97. — II. Nos luttes constitutionnelles (*Lionel Groulx*), p. 120. — III. Coeur d'indienne (*Danielle Aubry*), p. 131. — IV. " Choses vues " (*chan. Desgranges, abbés Thellier de Poncheville et Ardant*), p. 135. — V. Un conseil de guerre à Montréal. (*Pierre-Georges Roy*), p. 157. — VI. Etude sur notre langage usuel (V) (*Etienne Blanchard*), p. 166. — VII. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 171. — VIII. Notes bibliographiques (***) , p. 188.

SEPTEMBRE. — I. Un sauveur de la race acadienne (*chan. L.-E. Cousineau*), p. 193. — II. Les catholiques italiens et la guerre (*Max Turmann*), p. 210. — III. La colonie de rapatriement (*C.-Edmond Chartier*), p. 227. — IV. Un conseil de guerre à Montréal (*Pierre-Georges Roy*), p. 237. — V. " Choss vues " (*chan. Desgranges, abbés Thellier de Poncheville et Ardant*), p. 248. — VI. Etude sur notre langage usuel (*Etienne Blanchard*), p. 262. — VII. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 271.—VIII. Notes bibliographiques (***) , p. 287.

OCTOBRE. — I. La question bilingue ontarienne (*Thomas Chapais*), p. 289. — II. Le prétendu drapeau de Carillon (*Pierre Sully—Ernest Gagnon*), p. 304. — III. L'enseignement secondaire en Angleterre (*Mgr Choquette*), p. 310. — IV. L'obscur souffrance (*Laure Conan*), p. 322. — V. Réflexions d'un homme du monde (*Dr Adrien Plouffe*), p. 334. — VI. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 338. — VII. Chronique des revues (*Elie-J. Auclair*), p. 356. — VIII. Etude sur

notre langage usuel (VII) (*Etienne Blanchard*), p. 372. — IX. Un Conseil de guerre à Montréal (*Pierre-Georges Roy*), p. 376. — X. Notes bibliographiques (***), p. 381.

NOVEMBRE. — I. Jacques Cartier (poème inédit) (***), p. 385. — II. Les fêtes de Chambly (*Elic-J. Auclair*), p. 390. — III. L'enseignement secondaire en Angleterre (II) (*Mgr Choquette*), p. 418. — IV. Encore un brin de philosophie (à propos de la guerre) (*M. Tamisier*), p. 431. — V. L'obscur souffrance (II) (*Laure Conan*), p. 447. — VI. A travers les faits et les oeuvres. (*Thomas Chapais*), p. 454. — VII. Un conseil de guerre à Montréal (*Pierre-Georges Roy*), p. 470. — VIII. Notes bibliographiques (***), p. 480.

DÉCEMBRE. — I. M. l'abbé Lafrance (*chan. L.-E. Cousineau*), p. 481. — II. La science meurtrière (*Claude Choquette*), p. 496. — III. Encore un brin de philosophie (à propos de la guerre) (II), (*M. Tamisier*), p. 507. — IV. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 523. — V. Chronique des revues (*Elic-J. Auclair*), p. 539. — VI. Le français et l'annonce (*Etienne Blanchard*), p. 556. — VII. Notes bibliographiques (***), p. 563. — VIII. Tables (**), p. 571.

20 TABLE DES CHRONIQUES

A.—A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES (*Thomas Chapais*)

JUILLET. — Le onzième mois de la grande guerre. — Perspective d'un conflit prolongé. — Les défaites russes. — La Galicie reconquise par les Austro-Allemands. — Moment critique pour les Alliés. — Victoires françaises dans l'Artois. — La diversion italienne encore peu appréciable. — La question romaine. — La guerre et la papauté. — Anomalie de la situation pontificale. — Le pouvoir temporel. — La loi des garanties de 1871. — Une législation illusoire. — L'indépendance du pape violée. — Une solution est-elle probable? — L'Italie et l'Autriche. — Nouveaux éclaircissements. — Le cabinet de coalition en Angleterre. — Débuts orageux. — M. Asquith. — La question des munitions. — Une loi d'emprunt. — Les Etats-Unis et l'Allemagne. — Au Canada.....p. 75

AOÛT. — Le bilan des opérations militaires. — Les défaites russes. — Varsovie menacée. — Le danger actuel pour les Alliés. — L'immense effort

de la France. — Une appréciation du *Times*. — Les pertes allemandes. — Les effectifs anglais. — Au parlement britannique. — Le bill d'enregistrement parlementaire. — Lord Kitchener. — La grève des mineurs gallois. — Le Saint-Père et la presse. — Fausses représentations et calomnies. — L'entrevue du sieur Latapie. — Démenties autorisés. — Le devoir des catholiques. — L'Allemagne et les Etats-Unis.p. 171

SEPTEMBRE. — Un mois funeste. — Défaites russes. — Les Allemands à Varsovie. — La prise de Kovno. — Les Russes retraitent en combattant. — Les victoires allemandes en Pologne sont une menace pour les Alliés en Flandre et en France. — Aux Dardanelles. — L'attitude des Etats balkaniques. — La guerre des sous-marins. — Ses résultats pratiques. — Ce que coûte la guerre. — A la Douma russe. — Au Parlement britannique. — MM. Asquith et Lloyd George. — Au Parlement français. — Un exposé de M. Ribot. — Message de M. Poincaré. — Discours de M. Deschanel. — Le pape et la guerre. — Un émouvant appel de Benoît XV en faveur de la paix. — Une lettre des cardinaux français.p. 271

OCTOBRE. — La guerre. — Les défaites russes. — Situation grave. — Quelques opinions de critiques militaires. — En Angleterre. — Reprise de session. — Agitation autour de la conscription. — Division dans le ministère. — M. Lloyd George. — Une préface, une lettre et un discours. — Un exposé de lord Kitchener. — M. Asquith et la situation. — Un budget inouï. — Effroyable augmentation de la dette et des taxes. — L'effort de l'Angleterre. — L'attitude du Saint-Père. — Un article des *Etudes*. — Les Balkans. — Les Etats-Unis et l'Allemagne. — Au Canada. — Une liste funèbre. — M. Ernest Gagnon.p. 339

NOVEMBRE. — Les événements militaires. — La résistance russe. — Echecs allemands en Courlande et en Volhynie. — Victoires franco-anglaises en Flandre, dans l'Artois et en Champagne. — Les Allemands refoulés et décimés. — Du côté des Balkans. — Une ruée austro-allemande contre la Serbie. — A la rescousse du Turc. — La perfidie bulgare. — Le rôle du roi Ferdinand. — Au Parlement français. — Critiques et récriminations. — Déclaration de M. Viviani. — Un débat. — Démission de M. Delcassé. — Un vote de confiance. — Au parlement britannique. — Déclaration de Sir Edward Grey à propos des Balkans. — La démission de Sir Edward Carson. — Grave maladie de M. Asquith. — Les embarras du cabinet. — L'emprunt anglo-français aux Etats-Unis. — Au Canadap. 454

DÉCEMBRE. — La guerre. — *Statu quo* en France et en Russie. — Ecrasement de la Serbie. — Les Alliés dans les Balkans. — Situation difficile. — Les tergiversations et les fluctuations de la Grèce. — Le coup d'Etat du roi Constantin. — La mission de lord Kitchener et de M. Cochin. — Agitation parlementaire en Angleterre. — Un exposé de M. Asquith. — Débats fâcheux. — Un comité de la guerre, dans le cabinet. — La démission de Winston Churchill. — Une demande de crédits de deux milliards de piastres. — Un conseil de guerre conjoint.—Crise ministérielle en France. — M. Viviani démissionne. — Un ministère Briand. — Rentrée en scène des anciens. — L'accession de M. Denys Cochin. — La déclaration ministérielle. — Succès de M. Briand. — Le parlementarisme et la guerre. — Au Canada. — Un emprunt d'Etat sur le marché canadien.....p. 523

B. — CHRONIQUE DES REVUES (*Elic-J. Auclair*).

OCTOBRE. — Ce que l'Eglise pense de la guerre (Article de M. Jean Desgranges—*Le Petit Démocrate*—9 mai 1915). — Le pape Benoît XV et la France (Extraits d'une conférence du Père Sertillanges, donnée à La Madeleine, à Paris, le 1er août 1915). — Un poème anglais sur la France (traduit de l'*English Review*—4 septembre 1915). — Une conséquence de la guerre pour l'étude du français (Article de M. René Doumic, de l'Académie française, 17 août 1915). — La foi et les peuples (Article de Mgr Louis-Adolphe Paquet—*Le Devoir* (Montréal), 15 juillet 1915).....p. 356

DÉCEMBRE. — Le sens de la mort (Article de M. G. de Lamarzelle, dans *Le Gaulois*—12 octobre 1915). — Les catholiques et le pape (Article de M. le chanoine H. Collin, directeur du *Lorrain*—21 septembre 1915). — Le pape et la paix (Article de M. Osgard Havard, dans la *Libre Parole* de Paris—25 septembre 1915). — La chaîne de l'histoire (Lettre aux instituteurs de France, par M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, dans le *Manuel général de l'instruction primaire*—septembre 1915).—Programme d'une bibliothèque catholique (Extrait d'une conférence de M. Aegidius Fauteux, de la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal—26 octobre 1915). — Conclusion.....p. 539

30 TABLE DE LA BIBLIOGRAPHIE

	PAGES
Allocutions pour les jeunes gens, par Paul Lallemand.....	567
Amour (Sur l') de la patrie, par Zamoyska.....	288
Apprêts (Les) du beau jour de la vie, par l'abbé Fliche.....	384
Canadien (Un) errant, par E. Bilodeau.....	92
Catalogue de philologie, par l'abbé Etienne Blanchard.....	567
"Causons", par le Père Louis Lalande.....	563
Claude Bernard, par de Broqua.....	287
Cours de pansements, par le Dr Abraud.....	96
Cuisine (La) des malades.....	96
De Smet (Le Père), par Laveille.....	188
Direction pour rassurer dans leurs doutes les âmes timorées, par Quadrupani	383
Direction pratique pour vivre chrétiennement, par Quadrupani.....	383
Dixmude, par Charles Le Goffic.....	568
Etude comparative des deux synthèses catholique et moderniste, par J. Fontaine.....	93
Excursion sacerdotale chez des Tête-de-Boule, par A. Joyal.....	92
Françaises d'Amérique, par C. Rocheleau.....	381
Guide (Le) de la jeunesse, par l'abbé de Lamennais.....	383
Indépendance (L') européenne, par André Sardou.....	568
Instructions d'un quart d'heure, par J. Pailler.....	94
Jeux et chants du patronage, par Marie-Lucie.....	191
Lettres du Maroc, par Georges Roulleaux Dugage.....	569
Matutinaud lit la Bible, par l'abbé Duplessy.....	480
Mille mots illustrés, par l'abbé Etienne Blanchard.....	566
Mois (Le) des fruits, par un Religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs	567
Notes d'une infirmière, par Eydoux-Démians.....	190
Pour se bien nourrir, par V. de Kéréven.....	287
Premier congrès de la langue française au Canada.....	96
Question (La) juive, par l'abbé Huot.....	190
Relevé des fermes à vendre ou à louer dans le Québec.....	382
Saints et Saintes de Dieu, par Mgr Baunard.....	95
Salut (Le) assuré par la dévotion à Marie.....	480
Sur le front : Consignes de guerre, par Mgr Tissier.....	570
<i>Sursum Corda</i> , par Mère Marie-Loyola.....	95
Tablettes chronologiques de la guerre, par ***.....	570
Traité des scrupules, par l'abbé Grimes.....	384
Trésors d'histoires sur le Sacré-Coeur, par l'abbé Millot.....	192
Vertus (Les) du Christ, par H.-C. Schuyler.....	192

40 TABLE GENERALE PAR ORDRE ALPHABETIQUE

	PAGES
A travers les faits et les oeuvres, par <i>Thomas Chapais</i>75, 171,271, 338, 454, 523	17
Attitude (L') de la Belgique, par <i>le Père Rutten</i>	563
Bibliographiques (Notes), par ***.....92, 188, 287, 381, 470,	289
Bilingue (La question), par <i>Thomas Chapais</i>	390
Chambly (Les fêtes de), par <i>Elie-J. Auclair</i>	356, 539
Chronique des Revues, par <i>Elie-J. Auclair</i>	135, 248
"Choses vues", par <i>chan. Desgranges et abbés de Poncheville et Ardant</i>	131
Coeur d'Indienne, par <i>Danielle Aubry</i>	42, 120
Constitutionnelles (Nos luttes), par <i>Lionel Groulx</i>	431, 507
Encore un brin de philosophie (à propos de la guerre), par <i>M. Ta- misier</i>	68, 166, 262, 372
Etude sur notre langage usuel, par <i>Etienne Blanchard</i>	556
Français (Le) et l'annonce, par <i>Etienne Blanchard</i>	385
Jacques Cartier (poème inédit), par ***.....	227
La colonie de rapatriement, par <i>C. Edmond Chartier</i>	496
La science meurtrière, par <i>Claude Choquette</i>	289
La question bilingue ontarienne, par <i>Thomas Chapais</i>	481
L'abbé Lafrance, par <i>le chan. L.-E. Cousineau</i>	17
L'attitude de la Belgique, par <i>le Père Rutten</i>	304
Le prétendu drapeau de Carillon, par <i>Pierre Sully (Ernest Gagnon)</i> .	5
Le problème des races au Canada, par <i>Mgr Bruchési</i>	310, 418
L'enseignement secondaire en Angleterre, par <i>Mgr Choquette</i>	210
Les catholiques italiens et la guerre, par <i>Max Turmann</i>	390
Les fêtes de Chambly, par <i>Elie-J. Auclair</i>	322, 447
L'obscur souffrance, par <i>Laure Conan</i>	42, 120
Nos luttes constitutionnelles, par <i>Lionel Groulx</i>	92, 188, 287, 381, 480, 563
Notes bibliographiques, par ***.....	5
Races (Le problème des... au Canada), par <i>Mgr Bruchési</i>	334
Réflexions d'un homme du monde, par <i>Dr Adrien Plouffe</i>	496
Science (La) meurtrière, par <i>Claude Choquette</i>	571
Tables, par ***.....	61, 157, 237, 376, 470
Un conseil de guerre à Montréal (1757), par <i>Pierre-Georges Roy</i> .	99
.....	195
Université (A l') d'Oxford, par <i>Oronienis</i>	
Un sauveur de la race acadienne, par <i>le chan. L.-E. Cousineau</i>	